


Association des Amis de
Marguerite Burnat-Provins



© Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins
1034 Boussens - 2007

Couverture : *Marguerite Burnat-Provins*, Limancre le Trompeur,
(1918). *Collection privée.*

Avec le soutien de la
 Loterie Romande



Papier découpé de Gisèle Vallerey,
tiré de *Promenades à béquilles*

SOMMAIRE

**Deux femmes face à l'amour, à la mort,
à la vie en somme** 3
Catherine Dubuis

Esquisse d'autobiographie 5
Gisèle Vallerey

**Lettres de Gisèle Vallerey
à Marguerite Burnat-Provins** 6

L'Adieu 43
Gisèle Vallerey

**Lettre d'Alice Chandon
à Marguerite Burnat-Provins** 44

Eléments de bibliographie 45

**Gisèle Vallerey, une malade
qui aimait tant la vie** 46
Pierre Magnenat

**Gisèle Vallerey et Marguerite Burnat-Provins :
une amitié profonde** 49
Catherine Dubuis

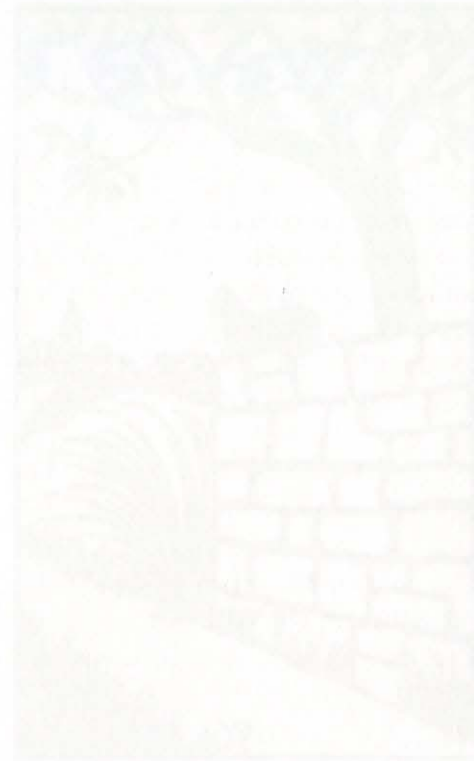
La Joconde 53
Marguerite Burnat-Provins

La Paille 54
Marguerite Burnat-Provins

Bulletin de commande 54

Bulletin d'adhésion 55

Le dessin reproduit en couverture n'a pas de rapport avec le contenu du *Cahier*, si ce n'est qu'il s'agit d'un dessin hallucinatoire de Marguerite Burnat-Provins, découvert par un proche d'une membre de notre comité. Je remercie le propriétaire de ce *Limancre* au sourire un peu inquiétant de nous avoir autorisés à le publier, ce qui nous permet d'offrir à nos lectrices et lecteurs un inédit, comme nous avons pu le faire l'année passée avec le *Portrait de Pierre* sur la couverture du *Cahier 15*. Peut-être est-ce le début d'une tradition ? Mes remerciements vont également à Danielle Mincio, responsable du département des manuscrits à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne-Dorigny et à Daniel Maggetti, directeur du Centre de Recherches sur les Lettres Romandes, pour leur aide précieuse.



Pierre Magnenat, médecin et écrivain

Catherine Dubuis, critique littéraire

Sophie Godel Genillard, secrétaire de rédaction,
pour la facture du *Cahier*

ont réalisé ce *Cahier 16*.

**DEUX FEMMES FACE A L'AMOUR, A LA MORT,
A LA VIE EN SOMME**

Une fois n'est pas coutume, vous trouverez dans ce *Cahier 16* des textes et des illustrations qui ne sont pas tous de Marguerite Burnat-Provins. La découverte, dans le fonds déposé aux manuscrits de la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Dorigny, d'un lot de lettres de l'écrivaine et adaptatrice de textes pour la jeunesse Gisèle Vallerey, qu'une longue amitié a liée à Marguerite, a donné le jour à cette publication. Les lettres de Gisèle Vallerey sont une rareté dans les archives Burnat-Provins, presque toutes disparues. Le fait qu'elles aient été conservées constitue une sorte de petit miracle, contrebalancé par l'absence des réponses de Marguerite, que nous devons essayer de reconstituer. Mais la belle écriture de Gisèle Vallerey, son affection profonde pour Marguerite, l'évocation de sa vie à Paris, de son métier d'écrivaine, les élans de son âme fervente nous ont paru valoir la peine de l'hommage que nous rendons à cette jeune femme courageuse.

L'ensemble des textes que nous proposons à la lecture forme un tout : dix ans de la vie d'une femme, jusqu'à sa mort prématurée à l'âge de cinquante et un ans. Cet ensemble s'ouvre sur une ébauche d'autobiographie, non datée, qui raconte l'enfance, l'adolescence, les années de formation, et s'arrête peu après le mariage. Puis ce sont les vingt lettres à Marguerite Burnat-Provins, couronnées par le poème d'adieu au monde, et closes par la lettre d'Alice Chandon, la mère de Gisèle. En conclusion, les «Eléments de Bibliographie» donnent un aperçu, bien incomplet, de l'œuvre titanesque de Gisèle.

J'ai demandé à Pierre Magnenat, en sa qualité de médecin fin lettré, écrivain et amateur éclairé des œuvres de Marguerite Burnat-Provins, par ailleurs membre de notre Association, de poser un diagnostic – de quelle maladie souffrait Gisèle ? – et de

nous dire ce qu'il pensait des relations qu'elle entretenait avec ses médecins. Pour ma part, je commente les liens privilégiés qui unissent les deux femmes et j'essaie de cerner la personnalité de Gisèle. J'espère avoir mis en évidence le courage de cette jeune femme en rupture, qui parvient à se tirer d'affaire dans un Paris inhospitalier et hostile à toute «femme sans homme» ; l'on trouvera d'autant plus émouvante sa soumission aux conditions posées par le pouvoir masculin, incarné par son ami.

Pour clore notre *Cahier*, deux poèmes en vers réguliers de Marguerite Burnat-Provins, autre rareté que nous vous offrons. Le premier est nettement baudelairien, dans la forme (le sonnet) comme dans le fond (la femme fatale au sens fort). Cette Joconde est à l'évidence à rattacher à une vision dix-neuviémiste de la femme, beaucoup plus qu'au XV^e siècle de Léonard de Vinci ! Le second, à mon sens le plus beau, semble inspiré par les vastes paysages de la Flandre, région natale de Marguerite. Ces «blés incendiés» sont magnifiques ! Quant aux recueils auxquels ces deux poèmes appartiennent, *Palette de sonnets* et *Celui qui s'en va*, j'en ignore tout. Je dirai en conclusion que le titre du deuxième est si caractéristique de l'univers de notre artiste qu'on croirait lire une phrase de *Vous* ou des *Poèmes troubles* !

Catherine DUBUIS



Profil de Marguerite Burnat-Provins, encre de Chine d'Adolphe Burnat, Paris, 1894



Profil de GV, papier découpé de Gisèle Vallerey, tiré de *Promenades à béquilles*

ESQUISSE D'AUTOBIOGRAPHIE

Je suis née à Paris en 1889, mais mon enfance s'est écoulée à Saint-Cloud et c'est son grand parc qui est le palais de mes souvenirs. J'ai appris à lire très vite et très tôt comme si j'avais senti que les livres seraient mes meilleurs compagnons. A neuf ans, mon imprudence dans un jeu – une balançoire lancée à toute volée et reçue dans la hanche – m'a donnée à la souffrance.

Pendant deux ans, dans ma longue voiture de malade, j'ai lu, dessiné, mais surtout j'ai regardé les nuages, rêvant déjà pendant que jouaient mes frères et mes sœurs. Puis, un semblant de guérison qui m'a fait prodiguer sans mesure, dans des jeux bruyants, toute la fougue et le besoin de mouvement amassés dans mon immobilité.

On commence mon instruction : comme depuis l'âge de cinq ans je dessine d'imagination d'originales figures, ma mère m'envoie dans un cours de dessin ; mais, je ne fais qu'y sculpter mes gommes et mon incompréhension de la perspective m'attire ce jugement de mon professeur : «Vous ne serez jamais qu'un rapin.»

De nouveau, c'est la maladie qui dure, qui dure... Je retrouve la planche où mon corps est étendu sans cesse, ma longue voiture et les nuages de mes rêveries douloureuses. Mon immobilité fatigue les médecins. On me fait lever et marcher, malgré la souffrance que chaque pas accroît. J'accepte – avec quelle amertume – les béquilles qui déformeront mon corps mais qui feront mon immobilité moins complète. A travers les souffrances presque journalières et les interventions chirurgicales, je m'instruis. Un professeur vient s'asseoir deux fois par semaine près de mon lit ; j'apprends le grec avec passion, et à 18 ans, une légère amélioration de ma santé me permet de passer mon baccalauréat. Mais la maladie s'aggravant, me fait reprendre ma planche et ma voiture de malade pour quatre années. Mes souffrances sont horribles et pendant longtemps, je vis dans un rêve vague et douloureux. Puis ma gaîté et ma vivacité naturelles

renaissant, je lis, je dessine, je m'instruis encore et je rêve.

On m'envoie en Suisse, demander la guérison au soleil. Une amélioration. On me lève, on me redonne des béquilles : je ne les quitterai plus... de longtemps. Mais les neiges de Leysin me réservent une nouvelle séparation de la vie d'autrui. Pendant trois ans, je ne lirai plus, je n'écrirai plus et à plusieurs reprises, de longs mois, les yeux sous un bandeau je mettrai au hasard, dans ma chambre, le choc de mes béquilles.

Je rentre enfin un peu dans l'existence normale, j'y trouve des joies pour mon cœur. Mais, c'est la guerre : le deuil et la ruine, et je regrette le bon temps où j'étais seule à souffrir. Ce grand choc moral m'arrache à la songerie inutile, je travaillerai. Je me marie. Mes doigts rendront les paysages et les corps subtils des rêves de mon immobilité passée. Et j'écris pour que ma souffrance aille faire accepter d'autres souffrances. Et je découpe puisque je ne puis sculpter. Le papier et l'étoffe rendront les formes que j'aurais aimé à tirer du bois et du marbre et peut-être que plus tard mes ciseaux plus adroits arriveront à silhouetter les splendeurs orientales, les grands horizons de lumière aux fortes ombres que j'ai vus, que j'ai parcourus toute ma vie.

Gisèle Vallerey [sans date]

ESQUISSE D'AUTOBIOGRAPHIE

Je suis née à Paris en 1889, mais mon enfance s'est écoulée à Saint-Cloud et c'est son grand parc qui est le palais de mes souvenirs. J'ai appris à lire très vite et très tôt comme si j'avais senti que les livres seraient mes meilleurs compagnons. A neuf ans, mon imprudence dans un jeu – une balançoire lancée à toute volée et reçue dans la hanche – m'a donnée à la souffrance.

Pendant deux ans, dans ma longue voiture de malade, j'ai lu, dessiné, mais surtout j'ai regardé les nuages, rêvant déjà pendant que jouaient mes frères et mes sœurs. Puis, un semblant de guérison qui m'a fait prodiguer sans mesure, dans des jeux bruyants, toute la fougue et le besoin de mouvement amassés dans mon immobilité.

On commence mon instruction : comme depuis l'âge de cinq ans je dessine d'imagination d'originales figures, ma mère m'envoie dans un cours de dessin ; mais, je ne fais qu'y sculpter mes gommes et mon incompréhension de la perspective m'attire ce jugement de mon professeur : «Vous ne serez jamais qu'un rapin.»

De nouveau, c'est la maladie qui dure, qui dure... Je retrouve la planche où mon corps est étendu sans cesse, ma longue voiture et les nuages de mes rêveries douloureuses. Mon immobilité fatigue les médecins. On me fait lever et marcher, malgré la souffrance que chaque pas accroît. J'accepte – avec quelle amertume – les béquilles qui déformeront mon corps mais qui feront mon immobilité moins complète. A travers les souffrances presque journalières et les interventions chirurgicales, je m'instruis. Un professeur vient s'asseoir deux fois par semaine près de mon lit ; j'apprends le grec avec passion, et à 18 ans, une légère amélioration de ma santé me permet de passer mon baccalauréat. Mais la maladie s'aggravant, me fait reprendre ma planche et ma voiture de malade pour quatre années. Mes souffrances sont horribles et pendant longtemps, je vis dans un rêve vague et douloureux. Puis ma gaîté et ma vivacité naturelles

renaissant, je lis, je dessine, je m'instruis encore et je rêve.

On m'envoie en Suisse, demander la guérison au soleil. Une amélioration. On me lève, on me redonne des béquilles : je ne les quitterai plus... de longtemps. Mais les neiges de Leysin me réservent une nouvelle séparation de la vie d'autrui. Pendant trois ans, je ne lirai plus, je n'écrirai plus et à plusieurs reprises, de longs mois, les yeux sous un bandeau je mettrai au hasard, dans ma chambre, le choc de mes béquilles.

Je rentre enfin un peu dans l'existence normale, j'y trouve des joies pour mon cœur. Mais, c'est la guerre : le deuil et la ruine, et je regrette le bon temps où j'étais seule à souffrir. Ce grand choc moral m'arrache à la songerie inutile, je travaillerai. Je me marie. Mes doigts rendront les paysages et les corps subtils des rêves de mon immobilité passée. Et j'écris pour que ma souffrance aille faire accepter d'autres souffrances. Et je découpe puisque je ne puis sculpter. Le papier et l'étoffe rendront les formes que j'aurais aimé à tirer du bois et du marbre et peut-être que plus tard mes ciseaux plus adroits arriveront à silhouetter les splendeurs orientales, les grands horizons de lumière aux fortes ombres que j'ai vus, que j'ai parcourus toute ma vie.

Gisèle Vallerey [sans date]

LETTRES DE GISELE VALLEREY
A MARGUERITE BURNAT-PROVINS

Lettre I

[Luchon] Mercredi [sept. 1930]

Marguerite chérie,

mon mot de samedi vous a dit bien brièvement combien pendant tout mon voyage (qui ne fut fatigant qu'au début) je me suis reportée en pensée au Clos, près de vous. Cela m'a empêchée de me sentir trop isolée dans ce train qui m'emportait pour toujours vers le si peu connu.

Et ici où je suis heureuse, où les heures passent trop vite, ma pensée s'attarde au Clos. J'ai vu Frascati¹. De loin. Impossible d'entrer. Sans doute les nouveaux hôtes étaient-ils absents avant-hier. J'y retournerai un de ces matins pour y chercher votre souvenir et j'y trouverai peut-être le chant de votre ami le rouge-gorge.

Très souvent pendant une de mes promenades heureuses dans la montagne je vous évoque solitaire dans votre jardin de la colline occupée de fleurs et de pierres moins cruelles que les hommes pour votre cœur. Vous n'êtes jamais longtemps absente de moi, Marguerite ; un mot, une association d'idées, une similitude d'horizon vous font présente réellement à mes yeux.

Je suis heureuse. J'étais attendue à la gare et ma chambre retenue dans l'Hôtel du Parc admirablement placé et où la nourriture est excellente. J'emploie une partie de la matinée aux soins et l'autre au repos. Et l'après-midi, nous nous promenons. On me fait escalader méthodiquement la montagne au pied de laquelle se trouve Luchon. Aujourd'hui je suis allée jusqu'à mi-chemin de Super-Bagnères. Dans huit jours j'arriverai sans

fatigue en haut. Jusqu'à présent les excursions se bornent aux promenades à pied et je m'en trouve admirablement. Sommeil et appétit retrouvés comme par magie. On m'a trouvé une mine si épouvantable quand je suis arrivée, si vieillie, si torturée qu'il n'y a pas de place pour le remords. Ceci était pour moi une question vitale. Je me repose moralement, j'en avais besoin, et je rajeunis par la même occasion. Luchon est adorable, toute cette eau, toute cette verdure me donnent une sensation d'oasis après Grasse si brûlée et rocheuse. Je n'ai jamais autant aimé un paysage. Il est vrai que je le regarde avec des yeux heureux. Et je grimpe derrière mon guide comme un cerf boiteux mais plein d'entrain, sans que mon cœur se ressente des pentes gravies. – Fête des fleurs, casino, cela est au second plan. J'en ai pris un peu ma part, aussi peu que possible car je préfère mes promenades d'écoliers en vacances à la rituelle marche sous les quinconces² au son de l'orchestre.

Voilà, mon amie chérie, les nouvelles de Gisèle. Pour Paris, ma vie là-bas, mon logement, nous ne savons rien encore. De même pour votre frère³. Tout s'arrangera au retour à Paris. Dites-moi vite comment vous allez et si vous avez des nouvelles

¹ La villa Frascati (la «maison rouge»), où Marguerite a logé de juillet 1919 à avril 1921 et où elle a écrit *Près du rouge-gorge*.

² Plantation d'arbres disposés par groupes de cinq, dont quatre aux quatre angles d'un carré et le cinquième au centre, et qui forment des allées régulières ; les établissements thermaux de Luchon sont situés au Parc des Quinconces.

³ Il s'agit probablement d'Arthur Provins, avec lequel Marguerite est restée le plus liée ; elle logera souvent chez lui lors de ses séjours à Paris, et sera son hôte à Casablanca, où il s'installera et où sa sœur passera ses hivers dans les années 30.

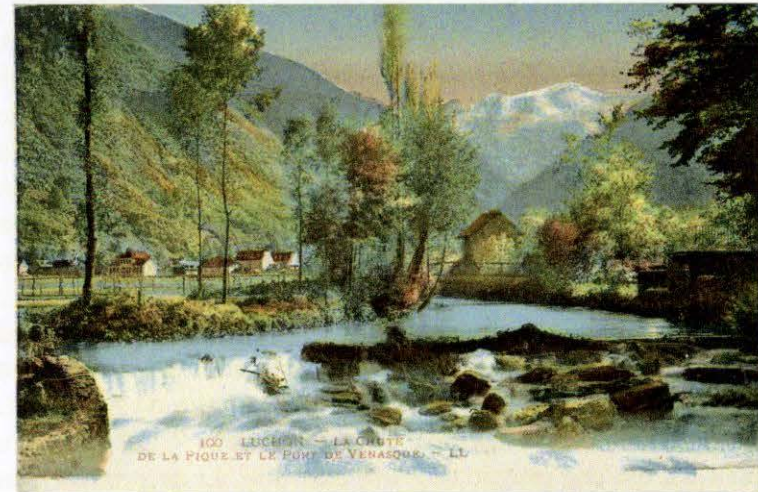
de mon mari⁴, donnez-les moi, je vous en prie. Des amitiés à nos amis Martin⁵. Je vais écrire à Marthe⁶.

Je souhaite que vous me donniez de bonnes nouvelles de vous et je vous embrasse avec une profonde tendresse.

Avez-vous beaucoup travaillé ?
votre amie Gisèle V.



Pilier d'entrée de la Villa Frascati, à Luchon
(cliché C. Dubuis)



La Pique à Luchon en 1930 (carte postale, cliché BCU, Lausanne)

⁴ L'écrivain Tancrède Vallerey (voir l'article de Catherine Dubuis).

⁵ Des voisins de Grasse, dont il sera question dans d'autres lettres ; Joseph Martin rendra visite à Gisèle à Paris (voir lettre VI).

⁶ La sœur de Marguerite, alors auprès de Paul en Alsace (voir lettre suivante).

Lettre II

Le 8 sept. 30

Mon Amie chérie,

merci de votre affection toujours si attentive, toujours cherchant à rendre la vie douce aux autres. J'en suis bien émue, bien encouragée. On n'a pas le droit de se dire solitaire quand on a l'amitié de cœurs semblables. Votre première lettre m'a vivement intéressée par tous les détails qu'elle m'apportait. Moi aussi, Marguerite, j'ai pensé à vous avec chagrin de vous avoir quittée et bien souvent je cherche le son de votre voix, comme si, dans le petit brouhaha de l'allée d'Etigny¹ j'allais vous voir apparaître. Ou comme si tout ce décor de montagnes allait tomber en château de cartes pour redevenir les pentes connues, les visages sur lesquels on peut mettre des noms, l'amie au beau visage si grave et au grand cœur si doux. Chère Marguerite, je suis allée à la chapelle de Barcugnes². J'y ai moins trouvé la Foi qu'auprès de vous. Mais si incomplète qu'ait été ma pensée pieuse, j'espère qu'elle aura rejoint la vôtre dans un même cri d'appel à la Sagesse, au Secours divins. J'écris à Marthe en même temps qu'à vous et je suis contente de penser qu'elle a des voisins si proches qui lui seront une compagnie parfois et toujours une sécurité. Voici qui doit vous enlever du souci à son sujet. Et sa lettre vous prouve qu'elle n'a pas conservé d'amertume sur ce qu'a pu lui dire M. de K³. Vous êtes si vibrante si peinée tout de suite à la pensée de la peine pour ceux que vous aimez que vous avez dû être un peu soulagée en recevant la lettre de Marthe. Le mois d'octobre est là bientôt. Que ferez-vous ? Qu'allez-vous faire ? Ceci est une grande et grave question. Et ne pouvoir vous aider qu'avec mes souhaits alors que je voudrais tant agir

¹ L'Office du tourisme de Luchon est actuellement installé au numéro 18 de l'allée d'Etigny.

² Cf. *Près du rouge-gorge*, p.65 (édition originale) :«[...] la chapelle a sonné minuit[...]» ; p.95 :«[...] la cloche de la chapelle sonne sept heures[...]», etc.

³ Paul de Kalbermatten, le mari de Marguerite.

efficacement dans cette incertitude de vie où vous êtes, c'est pénible. Votre solitude, les mois qui sont devant vous, les durs mois d'hiver que n'arrivera pas à remplir le travail, sans fatigue, tout cela est angoissant et nos sorts non posés se confondent dans le grand point d'interrogation que je place après l'avenir, et même le proche avenir. Sentez au moins ma pensée près de la vôtre, le long du sentier au bord du gouffre peut-être, et dans la nuit.

Merci pour votre mot me disant les démarches de mon mari. Je ne puis qu'attendre, voir venir. Je ne pense pas qu'il veuille me faire du mal. L'intérêt est seul en jeu et pour moi c'est la chose minime. Si je puis travailler, si j'ai assez de santé pour cela, que m'importe ce qu'il pourrait me donner. Et dans le cas contraire, cela ne me suffirait pas et m'aiderait à peine. — Je ne sais pas encore du tout ce que je ferai ni où je logerai. Ceci se décidera lors de mon arrivée à Paris où je compte être le 18 septembre, bientôt donc. Il est certain que je vais à quelques années de labeur mais j'espère que Dieu aura pitié de sa créature et qu'Il me donnera les forces nécessaires. Il y a des jours où je me sens devant une montagne noire, mais le plus souvent je me rassure, j'ai confiance et j'entreprends la montée dans ce grand Paris égoïste et brutal avec la volonté de ne pas glisser. Je ne comprends pas bien encore celui que j'aime — peut-être ne le comprendrai-je jamais — mais il a de solides qualités de cœur et si son caractère me déconcerte parfois, je le sens de fond sûr et fidèle. Dans deux ou trois jours il partira pour Paris avec un détour dans le Midi et c'est alors que j'entamerai la vie solitaire qui semble devoir être la mienne pour tout l'avenir. Au point de vue de son entourage, je souhaitais ce départ. Paris est d'un asile plus sûr que Luchon. J'y respirerai mieux. — Maman et Edmée⁴

⁴ La sœur de Gisèle.

passent leurs vacances dans le Morbihan ; elles rentrent à Paris le 2 octobre. Je les ai mises au courant des faits et elles m'ont écrit avec tendresse. De ce côté, je suis contente. La cure de Luchon me fait du bien, incontestablement, et tout le monde me trouve bien meilleure mine qu'à mon arrivée. Je vais employer mes jours de solitude pyrénéenne à ébaucher «L'Amour du Guide», un roman qui se passe dans ce cadre d'eaux et de montagnes. Je me sens reposée un peu, moralement. Toute ma tendresse avec vous, Marguerite chérie, et mon baiser,

Gisèle V.



La Villa Frascati en 1995 (cliché C. Dubuis)

Lettre III

[Paris] 22 sept. 30

Mon Amie chérie,

juste ce petit mot pour vous prouver ma pensée : je sors de chez l'éditeur Payot (106 B^{vard} Saint-Germain). J'y étais entrée pour m'offrir comme traductrice d'italien. Il a accepté que je lui soumette un manuscrit. L'idée m'est venue de parler de vos traductions espagnoles et Payot a paru très intéressé. Voulez-vous traduire les nouvelles ravissantes que vous m'avez lues – ou autre chose à votre goût. Mais auparavant renseignez-vous auprès des éditeurs étrangers ou des auteurs pour savoir si des traductions n'ont pas déjà été faites en France et de combien sont les droits qu'ils se réservent. Il faudrait soumettre ces renseignements en même temps que le manuscrit à Payot. Je vous le répète, celui-ci a paru très intéressé d'autant plus qu'il sait bien quel écrivain vous êtes.

Je n'ai pas encore vu mon Ami, surchargé de travail, mais ce sera pour bientôt. Je fais des démarches, j'essuie des refus et aussi de galantes propositions. C'est un peu dégoûtant et lassant. Heureusement l'éditeur Nathan¹ va me donner du travail suivi et cette sécurité m'aide à regarder l'avenir sans effroi.

J'ai trouvé à me loger pour un mois à la Maison des Etudiantes, 214 Boulevard Raspail, Paris (XIV^e). Cela me donne le temps de chercher un logement où je serai moins encasernée et où je pourrai me nourrir moi-même d'une façon plus conforme à ma santé.

Depuis le 19, jour de mon arrivée à Paris, temps gris et pluie et je me sens vaguement enrhumée. Il faisait si beau et si chaud à Luchon. – Je crois que la cure m'a fait du bien, mais on verra cet hiver.

Et vous, Marguerite ? Je ne vous écris pas davantage pour

travailler. Je dois gagner ma vie du mois prochain. Dans quelque temps cela ira mieux, mais il y a toute une mise en train qui est forcément cahotante.

Cependant sentez ma pensée étroitement vers vous.

Et traduisez de l'espagnol. Cela peut être une ressource avec un talent comme le vôtre.

Ma mère et ma sœur ne sont pas encore rentrées de vacances. J'irai voir Marthe² un peu plus tard. Il faut d'abord que j'organise pécuniairement mon existence.

Je vous embrasse avec toute ma tendresse, Marguerite chérie.

Gisèle V.

¹ Editeur spécialisé dans l'édition d'ouvrages pour la jeunesse (voir lettres suivantes).

² Marthe est probablement à Chatou à ce moment-là, avec la mère de Marguerite.

[Luchon] 3 septembre 31

Marguerite chérie,

j'ai bien souvent commencé cette lettre pour vous et jamais je ne parvenais à la continuer d'une manière satisfaisante. J'étais sans cesse dérangée. La cause du dérangement m'est trop chère pour que j'en aie été vraiment ennuyée, mais le fait de remettre et remettre encore à plus tard cet instant de conversation avec vous me devenait pénible, à la fin.

Depuis que je suis à Luchon, vous avez vécu en moi avec une intensité difficile à dire, et maintenant que je suis seule, il me semble que je promène deux solitudes dans mon cœur. La vôtre, la mienne, qui se ressembleront tellement dans quelques années ! Quelques années ? Pas même peut-être. Qui sait combien durera le temps de «mon bonheur» ? Je n'ose pas interroger le Destin. Je sais que ses réponses sont cruelles ou menteuses, et j'attends avec une sorte de halètement les jours, les heures.

Mon amie, j'ai essayé le pèlerinage à Frascati que barre une grille infranchissable. J'ai tourné autour de l'enclos, surtout du côté des arbres où devait nicher le rouge-gorge. Il est resté beaucoup de vous là-bas je vous assure, puisque je vous y retrouve avec un émoi profond. Dans chacune de mes promenades préférées au bord de la Pique¹, je me demande si vous êtes venue là, si vous vous êtes assise sur ce rocher, sur le tronc de cet arbre. Et je vous cherche plutôt près de l'eau parce que son bruit et son mouvement bercent et reposent, parce que c'est de la fraîcheur sur tout ce qui brûle.

Chère Marguerite, vous êtes loin de moi, et cependant jamais je n'ai été plus unie à vous. Dans la chapelle de St Bertrand de Comminges², et surtout dans son petit cloître aimé

¹ Voir ill. p. 7 ; Luchon se situe au confluent de la Pique et de l'One (département de Haute-Garonne).

² Commune de la Haute-Garonne, dont la cathédrale possède un cloître roman du XII^e siècle.

des roses trémières, j'ai prié, pour vous, vers la douce sainte que vous chérissez. Votre pensée m'est précieuse compagne et elle m'a été protectrice à de graves moments.

Je me souviendrai toujours d'une certaine heure de juillet où j'ai senti tout m'abandonner : les forces, le travail, l'amour présent, le compagnon du passé. J'étais malade d'énervement et de privations. Le médecin disait «des soins immédiats», l'éditeur n'avait plus de travail à me donner. Mon Ami, dans une de ses pénibles sautes d'humeur, se déclarait irrémédiablement vieux et mûr pour une retraite dans un coin de province, et mon mari venait de m'envoyer les premiers papiers du divorce, la sommation. Vraiment, avec trois francs dans ma poche pour toute fortune, j'ai vu la terre du fond de l'abîme. La Seine était si près. Mais vous étiez plus proche encore. Et votre lettre me recommandait l'espérance. J'ai été gaie et calme. Toute ma secrète épouvante de la misère et de l'abandon possibles s'est envolée comme une fumée, et, depuis ce jour, une sérénité extrême entoure mon cœur.

Tout de suite d'ailleurs devant la grande joie qui m'emplissait – grande joie sans cause explicable humainement – les choses ont pris un autre visage. Un prix poétique de trois cents francs est venu le lendemain même me redonner le nécessaire – la facilité d'attendre l'achèvement d'une adaptation nourricière. Ce même prix a flatté l'amour-propre de mon ami et des miens. Contentement, redoublement d'affection, compliments des uns et des autres. Puis, quelques jours plus tard Nathan me redonnait du travail, et une de mes traductions était acceptée, et mon roman pour la jeunesse «Les Petits Reporters» passait à la composition chez Gautier-Languereau³, pour paraître en janvier dans La

³ Maison d'édition créée en 1859 ; dès 1905, les éditions Gautier-Languereau

Semaine de Suzette⁴. Je mangeais, j'étais calme : ma santé redevenait meilleure... L'ascenseur me remontait du puits !... Il a fallu travailler et travailler pour gagner Luchon et la possibilité de continuer la cure indispensable. En un mois, j'ai fait trois adaptations : 18 heures de travail par jour. Mais je suis arrivée. Alors qu'est-ce que ça fait, la peine ! Il y a des instants où j'ai envie de me secouer, comme si je sortais d'une rivière, et ces jours de repos à Luchon me font l'effet d'être en carton. Il est probable que si j'avais passé cette quinzaine de jours dans ma solitude actuelle, j'en aurais été anéantie. Mais la présence de mon ami m'a obligée à marcher, à parler, à rire, grimant les pentes sous le soleil, faisant des lieues, moi qui étais à bout de forces. J'en ai retrouvé pour lui plaire, car il n'aime pas qu'on soit malade. Et cet effort sur moi-même m'a conservée debout. Seulement, il est nécessaire à présent que j'encaisse ma réserve de vitalité pour Paris, pour le travail et les privations de l'année. Je sais ce que c'est que la faim et la lassitude des pas dans cette grande ville où l'on mange tant et où roulent tant de voitures. Mais je ne regrette rien de l'année que je viens de vivre, ni mes peines, ni ma pauvreté, ni mes larmes. Et je me sens pleine de courage pour les lugubres moments à venir. Ma mère voudrait que j'habite chez elle et elle m'a fait pour cela une petite «guerre» un peu exténuante. Mais je ne cède pas. Je veux ma solitude, si dénuée qu'elle puisse être. J'y trouve des joies que celles de la famille ne m'apporteraient plus, et ma sauvage liberté a un parfum violent et amer dont je suis pénétrée de plus en plus. Je ne souhaite même pas une union avec mon ami ; et cependant je le retrouve avec une joie délirante (que je lui cache tant que je peux)

publient les célèbres aventures de Bécassine, qui feront leur apparition dans la revue *La Semaine de Suzette*.

⁴ *La Semaine de Suzette* a vu le jour aux éditions Gautier en 1905. Henri Gautier, fondateur des éditions, souhaitait créer une revue spécialisée, destinée à des jeunes filles de 8 à 14 ans. Le succès est foudroyant. La revue s'organise en deux romans publiés par épisodes, écrits par des spécialistes de la littérature enfantine.

et j'ai souffert à mourir de la pensée de l'avoir perdu. Cette année m'a été une terrible période d'étude, mais je sais à présent. Le calme, le sourire, le masque toujours, pour tout. Et le moins de nerfs possible. J'ai côtoyé la folie – je l'ai senti – et j'ai failli y laisser tous mes cheveux. Heureusement mes deux médecins homéopathes se sont acharnés à me remettre d'aplomb, et il est évident qu'ils ont réussi ; mais ils s'y seraient efforcés en vain si le moral n'avait rebondi de lui-même et imposé silence à force de sérénité vraiment surhumaine – à toutes les humeurs mauvaises déchaînées contre mon être.

Au total, mon amie, je suis satisfaite d'être sortie, dans l'état où je suis, de cette effroyable lutte. Je sais ainsi jusqu'où vont mes forces et que je puis vivre par moi-même. Quelle fierté ! J'ai gagné ma vie, mon logement, ma nourriture à Paris, mon voyage à Luchon ! Toute cette existence d'un an avec cette tête usée, ce corps meurtri, ce cœur surmené ! ma mère qui croit que je suis «entretenu» (elle peut supporter ce mot qui me fait horreur !) me fait un monde – pour m'obliger à habiter chez elle – du coût de la vie, et de l'impossibilité où je serai d'exister sans le secours des autres. Et je me retiens à grand-peine de lui jeter que c'est à moi que je dois d'avoir vécu depuis un an. Mais je ne le lui dis pas. Elle hait déjà suffisamment l'homme que j'aime. Que serait-ce ? – Si je peux obtenir, pour ma rentrée à Paris, le petit logement de 2400 frs qu'on me fait entrevoir, je serai heureuse, car même avec moins de travail, j'arriverai à exister sans «jours où on ne mange pas». Tandis que ma chambre d'hôtel à 500 frs par mois m'écrasait. J'achèterai des meubles peu à peu. Et comme je les aimerai ceux-là qu'aura sué ma peine !

Ici, je suis installée de façon économique : une chambre meublée à 300 frs par mois. Elle donne sur la Pique, et de mon balcon garni de géraniums, j'ai l'adorable vue que je vous envoie. Ma propriétaire, crieur et bougon, a de gentilles attentions pour moi à force de me trouver si peu encombrante. Je me nourris de lait, de beurre, de fruits. A ma faim ; et ainsi je ne dépense pas plus de 13 frs par jour. Mes soins à l'établissement des Thermes

me reviennent à 15 frs par jour. Mon temps de cure ne m'aura pas été trop coûteux. Je ne fais pas uniquement la cure de soufre cette année. Le médecin m'a trouvé le cœur trop surmené et l'organisme trop à plat, et il m'a ordonné des bains d'eau radioactive. C'est sur eux que je compte pour m'emmagasiner de nouvelles forces : ils ont l'air de me réussir tout à fait. Je vais passer cette dernière quinzaine à ne pas user la vitalité que me versent ces eaux et cet air des montagnes. Pas d'excursions, de rares conversations, du travail – il le faut – mais sans hâte. Et de cette façon, je rentrerai à Paris en possession d'un nouveau moi. Ouf ! Vous seule savez ce qu'il m'aura coûté. S'adapter à 40 ans, c'est très dur. Et j'ai eu bien souvent le vertige. Mais j'y suis... si Dieu veut bien continuer à avoir pitié de sa pauvre créature.

Je ne vous parle que de moi, et pourtant je sais que mon mari a été malade. Mais de quoi ? Et comment va-t-il ? Le chagrin ? Il a pris l'initiative du divorce, sans que rien n'ait pu l'y inciter, de ma part. Ses lettres, d'une sécheresse et d'un calme absolus, n'ont jamais contenu un mot de rappel ; et la lettre où il me disait qu'il avait «peut-être l'intention de demander le divorce» m'est arrivée un jour avant la sommation. Le «peut-être» était devenu rapidement une certitude. Ma mère aurait voulu un procès : il y a tant de choses à alléguer en ma faveur. Mais ma sœur Edmée m'a approuvée de me laisser condamner par défaut. «L'important, a-t-elle dit, est d'être débarrassés de ces gens-là, de ces «maboules». – J'ai appris la maladie de mon mari avec un grand chagrin. Mais qu'y faire ? Je ne puis revenir près de lui. La mesure de souffrances qui me sont venues d'eux est comble, et je préfère la mort à un tel retour. Je vous le dis en toute sincérité. J'ai eu des regrets de ce pauvre enfant, et il ne me sera jamais indifférent. J'aimerais avoir plusieurs cœurs ; j'ai donné passionnément le mien, et malgré tant d'amertumes et de désillusions, le don reste tel que je l'ai fait voici bientôt deux ans. Mais je sens toute la cruauté de mon acte et c'est comme une juste rançon que j'ai accueilli les souffrances de cette année. Je ne sais où me conduit la route, mais elle ne peut pas me ramener en

arrière.

Ecrivez-moi, Marguerite aimée. Et dites-vous bien que si je ne vous écris pas souvent, je pense à vous presque toujours. Je viens de recevoir une carte de Marthe avec la photographie de la villa «où vous ne voulez pas venir». J'étais allée voir Marthe à Chatou, un peu avant son départ. Chère Marguerite, si seule. Votre présence serait sans doute nécessaire là-bas pour «le monde». Mais pour vous aussi la route ne peut [pas ?] ramener.

Je serre votre cœur sur le mien. Et je vous veux forte et sereine. Toute ma tendresse.

Votre Gisèle

Lettre V

Grand Café de la Garde Nationale
Paris, 31 octobre 1931, 11 heures

Marguerite bien-aimée,

votre lettre me parvient à cette heure où vous quittez la France pour le retour dans la patrie¹... s'il est une patrie sur terre pour les âmes à jamais «en voyage» (selon votre beau mot que j'aime tant). Et je m'arrête ici, dans ce café plein des odeurs et des bruits de l'apéritif, pour envoyer ma pensée à celle qui part.

Je vous confie, de tout mon cœur sincèrement à vous, à Celui qui a vu votre longue souffrance et qui vous ouvre peut-être l'oasis. Et bien que j'aie confiance et que j'espère, mon cœur se serre à la pensée de tant de lieues de mer entre nous. Mais l'Ame est sans distances, et c'est ce que je me répète pour ne pas sentir matériellement tout cet espace qui va vous happer, vous retenir si longtemps peut-être loin de ceux qui vous aiment. Vous savez qu'il en est. Et quoique rien ne remplace ce Tout endormi où s'est épuisée la force de votre cœur, l'amitié, la tendresse sont vivantes pour votre belle âme si douloureuse.

Quand vous le pourrez, écrivez-moi. Que je vous accompagne par le nom des villes, au moins, dans le pays inconnu. Vous allez faire de la belle, de la bonne besogne pour l'Art, et cette pensée sera le «bâton du voyageur». Quelle plus parfaite et complète artiste que vous ! – Je ne puis comprendre le silence de Marthe. Elle sait combien vous aimez les vôtres et combien votre cœur demanderait de ménagements et elle a augmenté votre fardeau ! elle qui vous aime. Peut-être – sans doute – a-t-elle cru ainsi, en vous boudant, vous faire aller à Turckheim², et elle sera certainement cruellement déçue de ne

vous avoir été qu'un sujet de tristesse et d'éloignement de plus. Combien de cœurs bons en eux-mêmes peuvent réagir sûrement les uns sur les autres ! J'en suis chaque jour plus frappée, et la vie, à force d'expériences pénibles, me fait plus indulgente, plus facile à contenter. – Tancrède est bien ? Tant mieux, je respire. Il m'avait écrit une longue lettre tendre et si triste que j'en avais été remuée. Et comme rien n'a changé pour moi, en moi, revenir à lui est une impossibilité. Le coude du chemin est dépassé. Il y a peut-être l'abîme tout près de moi, mais retourner en arrière, je n'y puis songer. – Je travaille. J'ai pu arriver à faire quelques économies juste au moment où il le fallait et où l'appartement que je cherchais m'apparaît enfin dans deux mois, dans cinq mois au plus tard. Je vous tiendrai au courant. Je vois de temps en temps ma famille, quelques amis, mais surtout je travaille chez moi et j'aime ma solitude avec acharnement. Mes jours de bonheur – trop rares – sont ceux où je vois mon ami. Et je tâche, le reste du temps, de n'être pas trop impatiente de sa venue pour ne pas souffrir autant que l'an dernier et ne pas user mon cœur à en mourir. Je tâche toujours. Je ne réussis pas souvent.

Ma pensée vous rejoint, vous suivra avec tendresse. Et je vous serre contre mon cœur.

Que Dieu vous protège, Marguerite chérie.

Votre amie Gisèle V.

¹ Marguerite s'est embarquée pour le Maroc dans le courant du mois d'octobre.

² Commune du Haut-Rhin, à l'ouest de Colmar ; Paul travaille pour les

filatures Herzog, implantées à Logelbach, bourg voisin de Turckheim, tandis que Marthe s'occupe du ménage jusqu'à sa mort accidentelle en 1936.

Lettre VI

Mme Gisèle Vallerey
84 B^{vard} Garibaldi
Paris (XV^e)
30 décembre 1931

Marguerite chérie,

mon cœur est avec vous, plein de souhaits pour cette année future. Je voudrais tant que les jours vous soient favorables, et qu'ils aient des heures claires qui reposent votre pensée. Pourvu que vous vous portiez bien ! Si loin ! A des lieues de terre et de mer par centaines ! Et qui sait où vous êtes, dans quelle partie du Maroc. – Je vais écrire à Marthe, mais je me bornerai à lui demander de vos nouvelles, ne sachant pas ce que vous voulez ou ne voulez pas qu'on dise. Je ne puis croire que vous soyez là-bas pour longtemps, longtemps, et j'ai besoin de penser que je vous reverrai avant que des années ne passent. On finit si vite, et il y a si peu de saisons encore devant nous. Je veux me dire qu'il y aura un revoir pour nos yeux, sur la terre. En attendant, que cette année vous soit clémente et amie !

Faites-vous des conférences ? Oui, sans doute. Mais je n'en sais rien car je ne lis jamais un journal et je vois très peu de monde. Plus tard, je me tiendrai davantage au courant de la vie intellectuelle car je vis vraiment trop en sauvage. Mais, pour l'instant, toutes mes forces sont consacrées à mon travail. Il me fallait gagner de quoi emménager, tout en mangeant. Et c'était un problème assez compliqué. J'y suis presque arrivée. «Presque», car dans un mois, je me libérerai tout à fait des quelques dettes que j'ai dû faire à cette occasion (j'ai acheté certains meubles à crédit) mais je suis très tranquille à ce sujet, car j'ai justement une de mes traductions italiennes qui m'apportera à la fin de janvier les sommes que je dois. Je paie 3450 frs par an une grande

chambre avec salle de bains (dans laquelle un bon fourneau à gaz me permet de faire la cuisine) et chauffage central. Au second étage d'un immeuble neuf, téléphone chez la concierge. C'est très confortable. Je ne reproche à cette chambre au nord et sur la cour que son manque de lumière. Mais d'autre part je n'ai personne au-dessus de ma tête (j'habite le pavillon de la propriétaire), je n'entends pas le métro (qui s'arrête à ma porte) ni aucun bruit des divers tramways et autobus qui rayonnent sur la place voisine. Le B^{vard} Garibaldi fait suite au B^{vard} Pasteur et est près des Invalides, donc aéré et aussi sain que peut l'être un quartier de Paris. J'ai des meubles simples, osier, bois blanc, que je peindrai, divan, mais ma chambre est déjà sympathique à l'œil, ce qui me plaît puisque j'y vis beaucoup. J'achèterai le luxe plus tard. Ma santé est bonne – pour l'instant – meilleure que l'an dernier, de beaucoup, et tout le monde me trouve bien meilleure mine que quand je suis arrivée de Grasse. Plus vivante. Ce n'est pas que je sois très heureuse, car je ne vois pas assez souvent à mon gré M. Papillon¹, mais je m'efforce d'être très raisonnable, et puis le fait matériel de devoir gagner ma vie de chaque jour m'aide à ne pas vouloir l'impossible. C'est vraiment là le secret de la sérénité. Je ne l'ai pas encore tout à fait, mais j'y tends un peu moins mal chaque année, en espérant que tant de patience sera récompensée et que plus tard... A vrai dire, je n'y compte pas beaucoup au contraire, parce que les doux et les patients sont toujours écrasés

¹ Surnom de l'ami de Gisèle Vallerey.

et que je n'ai eu de «bonheurs» que quand je me suis montrée sans douceur et sans patience. Enfin je m'estime satisfaite de mon lot actuel avec suffisamment de travail, de quoi vivre par conséquent. – Je viens d'être reçue à mon examen d'auteur dans la Société des Compositeurs, Editeurs de musique, car je m'occupe de chansons comme je vous l'ai dit. Deux d'entre elles viennent d'être mises en musique (je ne sais pas encore par qui) et une autre est en train. L'éditeur assure que je réussirai dans la chanson. C'est à tenter toujours, car cela me donne moins de peine que mes adaptations pour Nathan et surtout que mes recherches historiques pour l'auteur qui m'emploie en qualité de «nègre» ; fonction sans gloire et sans grand profit, mais je ne veux refuser aucun genre de travail honnête, car les adaptations de Nathan ne sont pas inépuisables.

J'ai assez souvent des nouvelles de Tancred qui se dit complètement guéri. Heureusement. Notre divorce est près d'être prononcé, s'il ne l'est déjà. Mon mari m'a demandé de garder son nom, non seulement en littérature mais pour la vie habituelle et j'ai été particulièrement contente de cela qui prouve aux yeux de tous, et aux miens, quelle estime il me garde, malgré mon départ. J'ai eu la bonne surprise, il y a plus d'un mois d'avoir la visite de Joseph Martin² qui a su me dénicher dans ma petite chambre du sixième de l'hôtel du Quai d'Anjou. Quel plaisir et quelle émotion j'ai eus à le revoir ! C'était tellement du passé qui frappait à ma porte d'une façon si inattendue. Il m'a donné des nouvelles de tous et m'a dit que ma place n'était évidemment pas à Grasse et qu'il valait mieux n'y jamais revenir. – Ce que je pense d'ailleurs – Il a été pour moi plein d'amitié, fraternel même. Nous sommes sortis deux fois ensemble. Je l'ai mené au musée Grévin et au Jardin des Plantes. C'était son premier séjour à Paris, mais je vous assure que rien ne l'étonnait. Je n'ai jamais

² Un voisin de Grasse.

vu quelqu'un qui sache se débrouiller mieux. Je l'ai mis dans son train, et, depuis, j'ai reçu de ses nouvelles. Il reste bien content de son voyage à Paris, et je crois qu'il y reviendra. Il a vu M^{me} Cavadia³ qui lui a remis un livre pour vous, et qu'il vous donnera à votre retour à Grasse.

En dehors des visites aux miens, des repas au restaurant parfois pour me changer de ma solitude, je ne vois personne. Je n'en éprouve aucune envie. Et je refuse toutes les invitations. Je ne sais trop pourquoi. J'ai une sorte de grande lassitude. Si elle dure encore le mois prochain, je m'occuperai de «soigner ça» en me forçant à voir des visages et à sortir. D'ailleurs il me semble que pèse une tristesse générale, comme une grande angoisse, une catastrophe en préparation. J'aimerais mal sentir et prendre simplement ma propre fatigue pour une nuée plus vaste. Mais j'ai peur de n'être au contraire qu'un écho d'une grande et lointaine clameur.

Tous les miens vont bien et mènent leur vie sans réels chocs. Vendredi, jour de congratulations familiales. On fait des pèlerinages chez des tantes. Je m'abstiendrai, parce qu'il faudrait parler et écouter et que ces gens sont sans intérêt. Pour moi du moins, car pour eux, ils sont évidemment le centre de l'univers.

J'aimerais avoir de vos nouvelles, quand vous le pourrez. Et qu'elles soient bonnes, je le souhaite bien fort.

Je vous embrasse et je vous aime tendrement, mon amie.
Portez-vous bien.

Votre Gisèle V.

³ Personne non identifiée.

Lettre VII

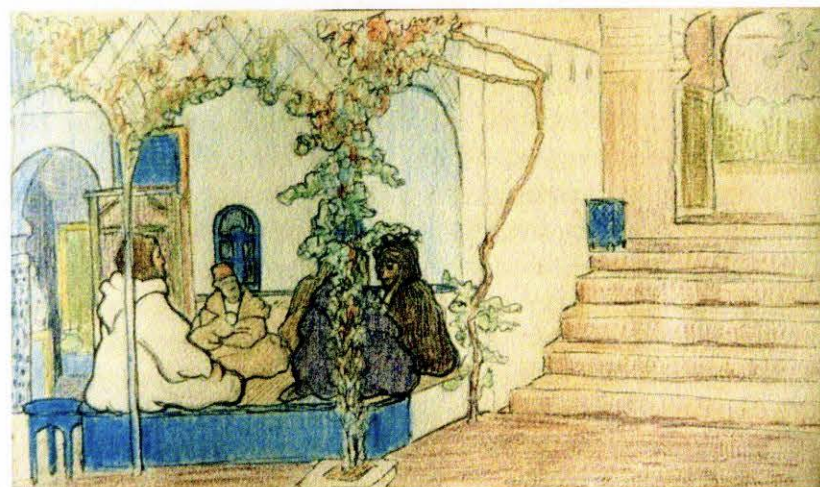
15 mars 32

Mon amie chérie, à ma lettre du 1^{er} janvier et qui me revient, j'ai peu de choses à ajouter puisque ma vie est la même. Cependant bien plus complète au point de vue bonheur, car je m'entends de mieux en mieux avec l'homme que j'aime. Et je le rends heureux, je le repose et l'égaye, ce à quoi je n'arrivais nullement l'an dernier. Aussi nos journées toutes à nous nous apportent-elles à tous deux une joie enfantine – la vraie joie donc. Pour l'instant, je suis un peu fatiguée de mon travail, un peu anémiée, mais je prends des «fortifiants» homéopathiques et puis surtout je vais tâcher, avec le printemps, de respirer plus que je ne le faisais.

J'ai vu M^{me} Cavadia, une heure avant son départ pour Grasse. Je dois la revoir en mai, quand elle rentrera à Paris. Elle m'a donné votre adresse. – Mon divorce est prononcé maintenant, et j'en suis contente pour Tancrède et pour moi. Cela va permettre à T. de se refaire une vie plus agréable. Et pour moi, ce sera plus de paix.

M^{me} Cavadia me dit que vous êtes heureuse de vous trouver dans votre Afrique. Je vous imagine bien souvent «là-bas», que je connais si bien pour vous en avoir entendu si bien parler. Vous faites tellement palpiter et vivre ce que vous décrivez. Je suis très contente de penser que vous êtes bien, et en paix. Donnez-moi de vos nouvelles bientôt, je vous en prie. Et recevez mes tendres baisers.

Gisèle Vallerey



Un café marocain, dessin de MBP (carnet de croquis, coll. part. ; cliché C. Marclay)

Lettre VIII

Le 5 avril 32

Marguerite chérie,

je souhaiterais que ce mot vous parvienne à votre arrivée à Saint-Jacques, comme une pensée, un baiser de bienvenue au seuil du Clos solitaire. Mais trop de mains humaines tiennent le destin des lettres pour que je puisse espérer que celle-ci réalisera mon vœu. Vous arrivera-t-elle même ? Dans tous les cas j'y mets ma pensée fervente et tendre, mon souvenir qui vous étreint si souvent. Vos livres sont ceux que nous lisons, et sentez combien nous en apprécions la vie, l'âme si hautes, puisque dans ces heures lumineuses de notre couple, nous venons y puiser. Des livres qui seraient simplement des livres sembleraient froids auprès du tumulte enivrant qui nous fait bousculer toutes les heures, et votre œuvre qui est de la chair, du sang, de la pensée palpitante nous accompagne, il y a tant de gravité dans les belles heures, dans les vraies âmes ! Et je ne suis pas étonnée d'entendre mon ami si bruyant, si rieur, d'une vie si endiablée, dire en refermant un de vos livres – qu'il lit avec un air de touchante sagesse – «cela, il faut le distiller». Je pense que mon mari, l'écrivain, ne vous a jamais lue, et que ce dogue des finances qui parle chiffres toute la journée – et bonne chère – connaît votre âme, du moins, ce que vous en avez mis dans des pages.

Portez-vous bien, mon amie aimée, bon travail. J'ai bien pensé, je pense bien à vous ; je vous suis dans votre retour. Demain, je vous accueillerai au Clos, dans ce printemps méditerranéen où je ne souhaite revenir qu'avec Lui et que je ne regrette qu'à cause de vous.

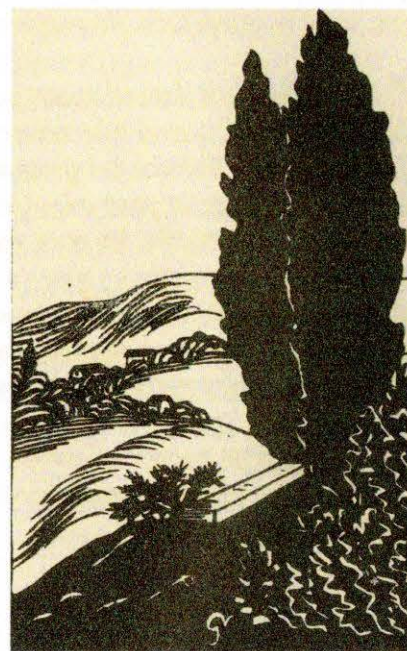
Mes amitiés à Joseph, aux Martin, à M^{me} Gillette¹, aux arbres, aux pentes, aux maisons paysannes de nos promenades. Et

¹ Personne non identifiée.

pour vous, Marguerite chérie, toute ma tendresse.

Gisèle Vallerey

Je travaille beaucoup. Marthe ne m'a pas répondu. Il y a longtemps que je n'ai de ses nouvelles (6 mois). Avant-hier, en passant dans l'église de Ville-d'Avray, devant la petite sœur de Thérèse, j'ai prié pour vous et ma sœur Edmée aussi.



Papier découpé de Gisèle Vallerey,
tiré de *Promenades à béquilles*

21 mai 32

Marguerite chérie,

voilà longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles. Pas depuis votre retour. A moins qu'une des deux lettres qui se sont trouvées égarées par ma concierge il y a plus d'un mois n'ait été envoyée par vous. M^{me} Cavadia m'écrit qu'elle vous a trouvée contente de votre voyage. Cela me plaît. Je dois la voir un de ces jours prochains et je me réjouis de l'entendre me parler de vous. Et Marthe ? Elle ne m'a pas écrit depuis plus d'un an. Elle est bien j'espère, mais peut-être n'en avez-vous toujours pas de nouvelles directement.

J'aime ma vie actuelle et j'y borne mon rêve, m'efforçant de ne rien ambitionner de plus et avec seulement la crainte que «ça ne dure pas». Non à cause des heurts de nos caractères et des lassitudes de nos cœurs – nous sommes arrivés à une harmonie infiniment douce, parfaite dirais-je puisqu'elle est sans effort des deux côtés. Mais les circonstances et aussi l'état de santé de son entourage à lui peuvent modifier brusquement cette existence. Et qu'en resterait-il, s'il était obligé d'aller terminer sa carrière en province ? Je n'y veux pas penser. La vanité des projets m'apparaît maintenant plus que jamais. C'est déjà beau d'avoir un jour entre ses mains.

Je travaille, toujours pour Nathan. Des adaptations. Je vais commencer un roman pour la jeunesse, peut-être une suite à mes «Petits Reporters» qui ont eu beaucoup de succès comme feuilleton dans La Semaine de Suzette et que j'espère voir éditer bientôt. J'ai eu le prix de la Société des Ecrivains de province pour un livre de poèmes – vers libres – «Les Chansons de l'Esclave»¹. Vous y retrouverez bien de vos pensées

¹ Malgré mes recherches, je n'ai pas pu découvrir ce volume ; je le regrette

amoureuses et pourtant je vous jure qu'il n'y a eu en moi aucun plagiat et que je n'ai lu vraiment votre œuvre – toutes vos «Heures» mélancoliques et passionnées – que depuis ces Chansons écrites aux premiers mois de mon amour. Je recopie ici la «préface» de Lebesgue². Vous êtes si haute que vous ne serez pas atteinte par l'inexactitude de ce mot «comparer» que je n'accepte qu'à un point de vue «commercial» et qui m'a étonnée. Je ne dirai pas «choquée», puisque j'en ai été heureuse, mais j'ai éprouvé quelque chose d'intraduisible. Vous êtes une de mes plus profondes admirations et il m'a paru que le mot de cette préface heurtait un peu ce que j'ai mis dans ma pensée entre ce que vous êtes et ce que je me sens être. Je suis infiniment orgueilleuse de ce que je pense et je chéris ce que j'exprime, mais j'apprécie ce que vous exprimez et pensez. Voici la préface : «On ne peut comparer les «Chansons de l'Esclave» qu'au «Livre pour toi» de Marguerite Burnat-Provins, et elles sont un merveilleux cri de passion sans emprunt à personne (il eût mieux rendu sa pensée en mettant : «On ne peut songer en lisant les «Chansons»...) – Il y a là une science du rythme dont on trouve rarement l'équivalent chez ceux qui veulent tâter du vers libre, réputé facile par les juges superficiels et mal avertis. – Chaque pièce se déploie à la façon d'un lied, dans un sursaut d'émotion et sans qu'aucune rhétorique intervienne. Mme G.V. – car elle est l'auteur de ces

d'autant plus qu'il aurait présenté un intérêt certain, puisque son auteure avoue une nette influence de Marguerite sur ces vers !

² Philéas Lebesgue, membre de l'Académie des Dix de Province, «seule instance susceptible de reconnaître la valeur des écrivains provinciaux» (Catherine Dubuis, *Les Forges du paradis*, Vevey, L'Aire, p.215).

Chansons – a été lauréate de la S.E.P.³ en 1923 pour une suite de poèmes en prose d'une rare émotion, Promenades à Béquilles⁴. Elle le redevient en 1932 avec des vers dignes de remarque. Il est de toute justice de la placer, désormais et en même temps, hors-concours, trop de lauriers chargeraient sa tête.» Ph. Lebesgue.

J'ai eu aussi à la S.E.P. le premier prix de poèmes sujet libre avec «Vendetta», un de mes meilleurs poèmes. J'ai été contente de ces prix, à cause de mon ami. («Et ceci est écrit pour mon maître», c'est la dédicace de mes Chansons) et à cause – non pas tant des petites tracasseries maternelles et familiales sur ce que je ne savais plus écrire de vers depuis ma «mise sous le boisseau» – que de cette pensée harcelante : «Paris tue les poètes.» Je craignais d'être irrémédiablement abîmée par la lutte, le pain à gagner, tout ce qui force la pensée au but étroit, alors ces prix, à l'unanimité du jury, ça m'a été une petite délivrance. Comme valeur tangible, ils se bornent à l'édition à 100 exemplaires du recueil. Mais je vais profiter de ce que j'ai quelques centaines de francs devant moi pour augmenter un peu le tirage. J'espère le voir fait aux Editions de la Primevère (Gossez⁵) dont les plaquettes sont habituellement bien réussies. Et en attendant que ça sorte, je travaille. J'attends la parution de mes trois premières chansons pour vous les envoyer. Dans quelques jours. Je n'ose pas croire à du succès, pourtant je le souhaite pour mes finances à venir, car Nathan peut se lasser. Et alors ? Il faut que je me sois «débrouillée» avant sa fatigue. – J'ai eu des nouvelles de Tancrede, très bonnes. Il écrit un roman et se dit bien portant. Sa

³ La Société des Ecrivains de Province, primitivement dénommée la Société des Gens de Lettres de Province.

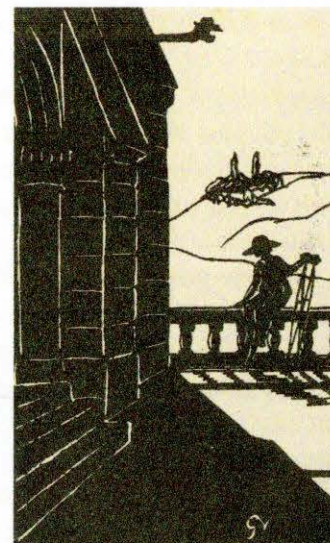
⁴ Gisèle Vallerey, *Promenades à béquilles*, Paris, Collection littéraire de la Revue *Les Primaires* [revue mensuelle des éducateurs], 1924.

⁵ Alphonse-Marius Gossez, directeur de la revue *La Renaissance provinciale* ; il préfacera un *Choix de poèmes* de Marguerite vers 1933.

lettre a de l'entrain. Je présente ses romans à des éditeurs, sans succès pour l'instant, mais je ne me lasse pas : il a du talent, vous le savez. – Ecrivez-vous ? Que faites-vous du Clos ? Quand vous le pourrez, dites-moi où vous en êtes, et votre vie. Faites, je vous prie, mes amitiés à ceux qui ne m'ont pas oubliée et que je n'oublierai jamais !

Je vous embrasse et je vous aime tendrement, mon amie.
Je vous veux bien portante, et passionnée de l'œuvre en train.

Votre Gisèle V.



Papier découpé de Gisèle Vallerey,
tiré de *Promenades à béquilles*

Lettre X

Luchon, 21 août 32

Marguerite chérie

me voici de nouveau à Luchon, avec, devant moi, assez d'heures pour écrire, assez de liberté d'esprit et de repos pour ne pas envisager comme une fatigue le fait de tracer des mots sur du papier. J'ai tellement écrit cette année pour vivre que je ne sais presque plus ce que c'est que d'écrire pour moi, pour mon plaisir. – Je ne vous ai pas donné de nouvelles depuis longtemps, et cependant il n'est pas une heure où je ne pense à vous. Je ne vous oublie pas, même dans mes heures heureuses, dans ces moments où l'univers pourrait bien s'abîmer sans que je m'en aperçoive trop. – Je suis depuis cinq jours à Luchon et je m'étais promis de vous écrire dès mon arrivée, mais la nouvelle que j'allais passer solitaire ce temps de vacances dont nous nous promettions tant de joie, mon ami et moi, m'a terrassée. Je pressentais la chose, «l'entourage» souhaitant un changement de villégiature, mais jusqu'à la fin nous avons espéré tous les deux que l'habitude triompherait. Il n'en est rien, et je suis sans lui depuis le 10 août. Il me semble qu'il y a des mois, et malgré ses lettres tendres – plus tendres certes que je ne les attendais – je suis un corps à peine en vie. Aujourd'hui, la fête des fleurs sévit à Luchon, avec ses fanfares et sa foule endimanchée. Je suis rentrée dans ma chambre, pressée de fuir tous ces êtres et tout ce bruit. Ma mère me dit que je deviens affreusement sauvage. Elle a raison. Je sortais l'an dernier, je voyais quelques personnes. Cette année, j'ai peu bougé de chez moi, avec une sorte d'horreur des gens et de leur tumulte vain. J'ai eu un accident – une très grave brûlure à la jambe et au pied – qui m'a forcée à rester près d'un mois au lit. Il a fallu que je subisse une femme de ménage, alors j'en suis

arrivée, dans mon besoin de solitude de tout ce qui n'est pas Lui, à ne pas pouvoir supporter que quelqu'un s'agite autour de moi. Je n'ai même pas voulu faire savoir aux miens que j'étais souffrante afin qu'ils ne se croient pas obligés de venir me «faire la conversation». Pourquoi sentais-je [sic] ainsi la vanité de tant de choses ? Les êtres me paraissent futiles, démesurément. Avec Lui, je n'en ai pas besoin, sans Lui, ils me font horreur. Si, pour une raison quelconque, je suis forcée de vivre loin de Lui, je me terrerai dans une solitude. Ma vie est suspendue à la sienne. Et de plus en plus. Je voudrais pouvoir m'intéresser à autre chose, tandis qu'au contraire le cercle se restreint. – Marguerite, vous êtes en dehors de tout cela, ou plutôt vous restez, vous, à l'intérieur du cercle étroit de mon cœur. Vous y resterez jusqu'à ma mort. Il y a en moi tant de choses qui sont vôtres, ma sœur aînée. Aînée, non par l'âge – votre beau visage est plus jeune que ma mince figure – mais par l'âme, le génie, la souffrance. Et vous comprenez, n'est-ce pas, à quel point vous m'êtes chère, puisque mon amour ne touche pas à la tendresse de mon cœur pour vous. Vous et ma sœur Edmée. Puis mon frère. Sans être «proches» de moi – vous savez mieux que personne à quel point on peut être incompris des siens tout en en étant aimé... quand on en est aimé – ils me sont chers parce qu'ils sont doux. Et mon cœur devient tellement sensible que je souffre d'un mot brutal. Cela, je pense, ajoute à mon penchant pour la solitude.

Mon ami m'aime plus qu'avant. Mais que sera l'avenir ? Qu'en attend-il ? Sa fille va être nommée cette année professeur en province (elle est agrégée de grammaire). La mère la suivra-t-

elle ? C'est sa grande affection. Mais ne le forceront-elles pas alors, lui, à quitter Paris ? Il me jure que ce ne sera pas ou bien qu'il les quittera (ce sont des scènes constantes, épuisantes – pas à mon sujet d'ailleurs, mais à propos de tout) dès que sa retraite sera là. Mais cette retraite n'aura pas lieu avant deux ans... Tout cela est très incertain, et ma mère me conseille de «profiter de la première bonne occasion pour me faire un avenir». Je n'ai pas besoin de vous dire que je repousse toutes les «occasions» bonnes ou mauvaises. Je crois que seul le repos de la mort peut Lui succéder dans mon cœur. J'aurai trop aimé pour ne pas être lasse – Excusez-moi de vous parler si longtemps de ces choses, mais c'est toute ma vie. – Le traitement que je suis à Luchon est très fatigant. Ma gorge est complètement guérie et on m'a trouvée en bien meilleure santé que l'an dernier. Sauf pour la tension qu'on soigne énergiquement. J'avais 20 il y a une quinzaine de jours, et de l'albumine (reste de ma néphrite aiguë d'il y a douze ans, ou congestion du foie occasionnée par l'âge) et, hier, la tension était tombée à quinze. Ce qui est meilleur encore c'est que la tension minima qui était bloquée depuis des années à treize, d'où fatigue excessive du cœur, est à 10^{3/4}. Le D^r de Luchon en est heureux. C'est une victoire des Eaux ; et quant à moi j'en suis bien aise, car ça m'épargnera les régimes affaiblissants auxquels m'avaient vouée les médecins parisiens. L'homéopathie (à laquelle je dois encore la guérison de ma brûlure mal soignée au début) finira la bonne action des étuves et des eaux radioactives. J'ai hâte d'avoir fini ma cure. Je partirai dès que je le pourrai – ... s'Il ne vient décidément pas – et j'irai en pèlerinage dans le village de son enfance et la petite ville de sa jeunesse – Lectoure¹. Ce n'est pas loin d'ici, donc mon budget me le permettra. Que j'aurais aimé vous voir ! Mais Cannes, ce serait un voyage trop cher. Marseille ?

¹ Chef-lieu de canton du Gers, ancienne capitale de l'Armagnac.

Et vous ? où en êtes-vous de la vie ? Votre santé, votre peine, votre travail ? Et le Clos ? avec ses pigeons et ses chats ? Et votre exposition de Genève² où votre œuvre est en si belle compagnie. Vous m'aviez dit quel splendide succès d'estime et d'admiration elle a valu à l'artiste sans pareille que vous êtes. Avez-vous cherché à en tirer profit ? Avez-vous eu, aurez-vous M. de Kalbermatten cet été ? ou sera-ce toujours cette solitude si fière et si terrible, si déchirante ? Donnez-moi de vos nouvelles, longuement, quand vous le pourrez. Et ce que vous savez de Tancrède. Il y a longtemps que je ne lui ai écrit – Je n'ai écrit à personne. J'enverrai un mot à Marthe quoiqu'elle ne m'écrive plus, je ne sais pourquoi : trop d'occupations sans doute. La vie est tellement âpre ! Et puis, on se laisse dévorer. Surtout parce qu'on n'a pas assez de santé pour mener tout à la fois. – La santé des miens est assez bonne, mais nous avons eu de grandes inquiétudes pendant des mois à cause de mon frère qu'un individu (employé comme lui au Pari Mutuel) s'est mis en tête de tuer. Il a fallu que ma mère fasse accompagner Martial (coût : plusieurs milliers de francs). Celui-ci est pourtant très courageux – il a été héroïque pendant la guerre, toujours volontaire, ses citations le prouvent – Mais l'énervement d'être poursuivi par une haine depuis des années nous faisait craindre son manque de sang-froid. Si pour se défendre, il était devenu meurtrier, quelle vie difficile après cela ! L'individu a été admonesté par les dirigeants des sociétés sportives et, pour l'instant, il se tient coi.

Que vous dire de moi encore ? Je continue à faire des

² Avec vingt-quatre tableaux, Marguerite participe à une exposition collective au Musée d'Art et d'Histoire de Genève, sous le titre *Les Secrets de l'inspiration* ; cette exposition a été présentée également à Paris, la même année, à la Galerie Charpentier, sous le titre *Les Mystères de l'inspiration* (voir Bernard Wyder, Catalogue de l'exposition Marguerite Burnat-Provins au Manoir de Martigny, 1980, p.91).

chansons. Maurice Pesse en a mis deux en musique : «L'Amour jamais ne meurt» ; «La Rivière». Je ne sais où en sont les autres. Je continuerai dans cette voie, même si la réussite ne m'encourage pas au début. J'aime la chanson. J'ai fait plusieurs rondes enfantines dont M^{lle} «Phoscao»³ doit s'occuper en automne pour la T.S.F. Et je vais chercher d'autres débouchés de ce côté. Mes «Chansons de l'Esclave»⁴ n'ont pas encore paru (je n'ai plus mon manuscrit, sinon vous les auriez déjà, et le brouillon est illisible). – J'ai vu un peu les Gossez cet hiver. Je les aime bien. Gossez⁵ est mon frère en admiration de vous. J'ai fait chez eux la connaissance de Gabriel Sarrazin⁶. Quel charmant vieillard si jeune ! Je serai contente de revoir à Paris M^{me} Cavadia. Elle est charmante elle aussi ; et puis elle me parlera de vous. – Dans votre lettre, vous me dites que Joseph Martin a su que vous étiez au Maroc. Est-ce par moi ? Je ne me souviens pas. Cela m'étonnerait pourtant, étant donné que vous m'en aviez fait confiance. M^{me} Cavadia le savait aussi. Mais je suis ennuyée si c'est moi qui vous ai trahie étourdiment. Ce n'est pas mon habitude quand une chose m'est confiée. Ne m'en veuillez pas, je vous en prie, au cas où je vous aurais manqué. – J'ai emporté du travail à faire ici, un roman d'enfants à Madagascar, roman d'aventure. Mais jusqu'à présent je ne me sens aucune idée pour

³ Au tournant du siècle, le Phoscao, boisson chocolatée, a tenté de concurrencer le Banania, sans succès ; sa publicité consistait en un chromo représentant une femme, peinte par Herbel, artiste sur lequel je n'ai pu trouver aucune information. Les guillemets entourant le mot ici veulent peut-être dire qu'il s'agit d'une jeune femme ressemblant à celle figurant sur la publicité, ou de celle qui a réellement posé pour elle.

⁴ Voir note lettre IX.

⁵ Voir note lettre IX.

⁶ Né en 1855, écrivain, traducteur de l'anglais, essayiste, Gabriel Sarrazin a donc 77 ans en 1932. En 1885, il a publié *Poètes modernes d'Angleterre* et, en 1933, *L'Apogée du lyrisme en Europe* ; il possède une rue à Lyon.

écrire. D'ailleurs cette cure me hache le temps d'une façon agaçante.

Ecrivez-moi, mon amie chérie, ma chère, ma bien chère Marguerite. Tout de vous m'est cher ou douloureux profondément, comme ce qui est mien.

Je vous aime et je vous embrasse de toute ma tendresse.

A vous Gisèle V.



Fête des fleurs 1892 à Luchon (carte postale)

Lettre XI

[Luchon] 8 septembre [1932]

Marguerite chérie,

quelle étourderie de ma part d'avoir oublié mon adresse (chez M^{me} Fouillouse, 6 Place Filhol, Luchon, Haute-Garonne), alors que je souhaitais de vos nouvelles ! Et merci de m'avoir écrit tout de suite, et longuement, si bien que j'ai pu vivre un peu avec vous d'une façon plus précise que je n'y arrive par ma seule pensée. «Avançons». J'aime ce dernier mot de votre carte. Il est tellement le résumé de la vie, avec son effort et sa flamme ! Vous savez remuer les secrets ressorts du cœur par ce don étrange de divination, de «double vue» que vous possédez si profondément. La «pluie de cendres». Je la verrai aussi, c'est inévitable, mais je borne tant mes désirs et mes ambitions que j'espère que Dieu ne tarira pas trop vite le trésor pour moi. Je n'ai jamais été aussi heureuse. Et la pensée que Tancrède ne connaît plus la solitude me permet de jouir pleinement de ma joie.

Il m'avait appris son mariage. J'ai reçu sa lettre le jour même où la mienne s'en allait vers vous. Les détails qu'il m'en a donnés ne sont pas ceux du voisinage, pas ceux d'Amélie¹ donc... «Ma future femme n'est pas riche et elle a sa mère à sa charge, mais elle a cent qualités... Nous organisons notre vie d'une façon originale qui ne sera pas dénuée de charmes, je continue d'habiter Saint-Jacques et elle Grasse...» Manière de vivre plus économique pour la bourse de Tancrède. A considérer par conséquent, et puis la jeune femme n'aura sans doute pas voulu quitter sa mère. D'ailleurs la question enfants changera bien des choses. Amélie présente la situation à sa façon, Tancrède n'étant pas menteur. Du moins, il ne l'était pas quand je l'ai quitté. A quand les noces d'Amélie, maintenant que son «devoir de mère»

¹ La sœur de Tancrède Vallerey.

est terminé ? Oh ! joie d'avoir échappé à ce milieu, à l'étouffante impasse, et quelle reconnaissance, en plus de tout autre sentiment, j'éprouve pour celui qui m'a donné le courage de sauter le mur ! Une amie qui m'a vue à Grasse au milieu «d'eux», et qui, en compagnie de son mari, est venue déjeuner «chez nous», B^{vard} Garibaldi, me dit souvent : «Que vous avez bien fait, et quel abîme entre ces deux hommes ! L'un c'était la mort, l'autre c'est la vie !» C'est vrai. Et quelle vie ! Parler avec tout autre homme m'ennuie au bout d'un quart d'heure à cause de la monotonie de la pensée. Lui, c'est le jaillissement le plus neuf, le plus divers. Il improvise des vers splendides à la façon des aèdes, par une magnifique richesse et harmonie de pensée. Nous venons d'avoir trente jours de séparation, mais je les bénis – maintenant qu'ils sont presque terminés – car ils m'ont donné le bonheur de ses lettres quotidiennes. Lui, qui déteste écrire ! Et j'ai la joie de sentir son attente du revoir égale à la mienne.

Jamais, à aucune minute je n'ai regretté mon départ de Saint-Jacques. En dehors de votre chère présence, Marguerite, et bien que je n'aie oublié aucun des bons voisins. Je ne les oublierai jamais : ils m'ont été, les uns et les autres, doux à certaines heures où j'avais besoin de bonnes paroles comme de l'eau qu'on boit. Et je n'ai jamais envisagé aucun retour, quoique on en ait pu dire. J'aurais préféré la misère et la mort à un retour là-bas. [...] Je suis d'un autre caractère, d'une autre honnêteté, d'une autre «vérité». Ma vie s'agrandit, se stabilise, s'améliore par mon seul travail – mon acharné travail. J'ai l'estime de tous ceux qui me voient vivre. Et mon amour est tellement pur, tellement grand, il s'est donné à un si honnête homme que les

amis de notre couple sont trop nombreux. Le seul nuage, c'est que mon ami est marié, mais nous faisons confiance à l'Avenir et en attendant nous essayons d'éviter la souffrance à autrui. Il n'y aurait pas de ce côté-là de remariage possible.

Je quitte Luchon le 12 – Lui m'arrive le 15, à Paris – et je veux avoir le temps d'arranger notre chez nous. Il n'y passe qu'un ou deux jours par semaine, mais son travail reste sur la table, sa pipe sur la cheminée. C'est chez lui toujours.

Je suis allée me promener avant-hier à Frascati cherchant votre souvenir des jours heureux. L'automne était là, déjà. Je songe aux instants que vous allez passer bientôt. Le bonheur peut n'être pas mort. Qui sait ? Je frissonne, puisque j'aime et que je suis heureuse, à cette pensée de votre marche solitaire. Et j'ai beaucoup pensé à la «Grappe», aux amis muets, consolateurs. – Mes amitiés à ceux qui se souviennent de moi. Je vous embrasse, chère, si chère Marguerite, avec toute ma tendresse. Que je sois heureuse ou malheureuse, vous n'êtes jamais absente de ma pensée.

A vous Gisèle

Je vous envoie les respectueux souvenirs de mon Charles. Je suis sûre qu'il m'en chargerait.



Fête des fleurs 2007 à Luchon (affiche, cliché Mairie de Luchon)

Lettre XII

84 B^{vard} Garibaldi
18 Nov. 32

Marguerite chérie,

je vous envoie en même temps que cette lettre un exemplaire de mon livre qui vient de me parvenir, en vous priant de le lire avec cette indulgence que j'ai souvent admirée en vous pour les œuvres des autres et qui vient de la parfaite hauteur et beauté de votre âme, de votre génie artistes.

Je tiens à le répéter, il n'y eut pas en moi, pour chanter mon amour, copie quelconque, réminiscence voulue plus ou moins adroite de votre Œuvre. J'ai dit ma vérité comme vous aviez dit la vôtre, et si parfois elles se sont rencontrées, si un de mes accents a pu être écho d'un des vôtres, c'est que l'amour sincère n'a pas deux voix, il n'a que des formes, des degrés de beauté dans l'expression. Pas de réminiscences voulues. Y en a-t-il eu «d'instinctives»? C'est possible. Vous semez si profondément, que quelque personnalité qu'on puisse – ou croie – avoir, une étincelle a pu jaillir du volcan. J'aurais voulu pouvoir dire en vers classiques mes «chansons». Et d'abord, le livre – double d'épaisseur – était composé de poèmes réguliers alternant avec les libres. Mais cela faisait un chaos, et comme une douche froide – ces rimes et ces césures ? – après la libre chaleur des autres vers. Assez sur ces «chansons» qui n'ont eu dans ma pensée qu'un but : enorgueillir celui que j'aime. Et ce but est atteint. Alors, même si ce petit livre est mal reçu des critiques ou non avenu, j'ai mon triomphe.

Je voulais vous écrire depuis longtemps ; mais, en rentrant de Luchon, j'ai trouvé un travail formidable, tellement formidable qu'obligée de passer 7 heures par jour à la Bibliothèque Nationale en recherches historiques et de déjeuner au restaurant d'une façon

quotidienne, j'ai nui considérablement à ma santé. L'albumine (qui m'était revenue à la suite d'une congestion rénale prise ce printemps) s'est doublée ; tension 20, et le cœur n'en menait pas large. J'ai passé plusieurs jours assez ennuyeux. Mais grâce aux compresses et au régime homéopathique auxquels j'ai tout de suite eu recours, voyant cela, je suis «remontée sur ma bête» ! Et en diminuant mes séances forcées à la Bibliothèque, en faisant mon travail couchée, j'espère venir heureusement à bout de cette altération de santé. Ma mère, mon frère (qui habite Vanves) voudraient que je demeure avec eux au cas où je serais vraiment malade ; mais je veux ma liberté, ma solitude et je n'ai nulle peur de souffrir seule, ni même de mourir seule. Ce que je possède m'est si bon, je respire si largement que cela vaut «l'ennui» de la solitude (qui n'est pas un ennui pour moi). Je ne me vois pas du tout subissant une famille quelconque – si bonne et gentille et dévouée qu'elle soit – où nul ne pense comme moi et n'aime vivre comme moi. – C'est encore pour mon cœur le même bonheur avec ses marées plus ou moins hautes mais toujours là, épanouissant et plein de vie. Et mon jour de pleine joie par semaine est le seul réellement existant, celui pour lequel je mène si sagement tous les autres. Ce jour-là, le régime est abandonné ; je saute, je marche, je ris, comme si j'avais la plus belle santé de la terre. Je mange et bois ainsi qu'il le faut pour plaire à cet homme robuste. Mais le lendemain – et les jours suivants – régime sans sel, long repos au lit. Et cela marche très bien ainsi. J'ai encore raréfié mes visites, mes sorties qui me font perdre du temps et des forces. Nathan me donne toujours du travail. Je viens

de terminer pour lui un «Richelieu»¹ qui m'a demandé deux mois d'efforts et tant de ma santé ! Maintenant, j'ai en train une «adaptation en prose» des œuvres de Racine² et une traduction de charmants livres anglais³ – toujours pour enfants. Or, je ne sais pas l'anglais, mais je me suis bien gardée d'avouer cela à l'éditeur. Je compte sur ma bonne volonté et surtout sur ma volonté tout court pour apprendre, tout en la traduisant, cette langue qui m'a toujours paru hostile, à moi qui comprends si facilement ce qui est latin. Heureusement, ma propriétaire qui habite sur le même palier que moi (ma chambre et ma salle de bains sont prises sur son appartement) me témoigne beaucoup de sympathie et s'est mise à ma disposition pour m'aider dans ma traduction. Je n'userai de son obligeance qu'aux cas difficiles. Une des Chansons que je vous ai envoyées, «Ce n'est qu'une poupée», est sur disque. Damia⁴ vient de chanter «Dernière Berceuse» à l'Européen⁵. On met sur disque et on édite en ce moment «Rends-moi mon papa» ou «Lettre à Bonhomme Noël»

¹ Gisèle Vallerey, *Richelieu*, ill. de Wighead, coll. «Vie des personnages illustres», Paris, Nathan, 1933 [12 avril].

² Je ne l'ai pas retrouvée.

³ Mrs. Henry Cowper Cradock, *Josette en famille (Josephine's happy family)*, [sans éditeur], Paris, 1933 ; *Josette et ses poupées (Josephine and her dolls)*, Paris, 1933 ; *Josette maîtresse d'école (Josephine keeps school)*, Paris, 1933 ; *Josette s'amuse (Josephine's pantomime)*, Paris, 1933. En 1937, Gisèle Vallerey publiera deux autres récits de la série, *Josette fait des emplettes (Josephine goes shopping)* et *Josette, Jean et Puppy (Josephine, John and the puppy)*.

⁴ Marie-Louise Damien, dite Damia, chanteuse et actrice française (1889-1978) ; elle connut son apogée entre-deux-guerres, et, conseillée par Sacha Guitry, mit à la mode le fourreau noir qu'adopteront Edith Piaf et Juliette Gréco.

⁵ Construit en 1872, ce café-concert connut des fortunes diverses jusqu'à sa faillite en 1910. Rouvert en 1915, l'Européen demeura une salle incontournable avant de se tourner vers l'opérette en 1950.

et je vais écrire ces jours-ci – ou plutôt finir d'écrire – «Sur les bancs de Paris», «La grand-mère», «Quand on travaille tous les deux». Ceci, pour me reposer de la prose ou des vrais vers. Mais je me suis accordé deux jours de vacances pour mon courrier en retard et l'envoi de mon livre, et cette lettre ouvre la séance.

Que faites-vous ? Comment vivez-vous ? Avez-vous pu reprendre le travail ces temps-ci ? Monsieur de K. est-il venu vous voir ? Répondez, je vous en prie, quand vous le pourrez, à ces demandes et à bien d'autres pour que je puisse bien vous suivre à travers vos besognes des jours, sinon vos pensées. Et les voisins ? Et les Vallerey ? Vous ai-je dit que mes cauchemars les plus mauvais – en dehors des tristes incohérences qui ont rapport à mon bien-aimé – sont ceux où je me vois revenue à Grasse, entourée des prévenances affectueuses de Tancrede et de sa mère, n'ayant donc aucun prétexte à prendre la fuite. Je me dis alors «pour leur échapper, je n'ai plus qu'à me tuer». Et je m'éveille, angoissée, trempée de sueur. Quel bonheur quand j'ouvre les yeux !... Mon mobilier est presque complet. J'ai une commode, deux fauteuils et deux chaises Louis XVI, une table et une armoire normande anciennes (l'armoire est toute fleurie de bouquets sculptés) – deux fauteuils d'osier et une grande table moderne mais d'une jolie ligne. Un rideau de cretonne à carreaux bleus et blancs sépare la salle de bains de la cuisine. Et toutes mes dettes de mobilier et de médecins vont être achevées de payer ce mois-ci ! je suis bien contente. Ça m'a donné du mal. Je me suis privée beaucoup parfois, mais je n'en ai que plus de fierté d'avoir réussi cette installation à l'heure où la vie est si dure à tous et particulièrement aux intellectuels. – Il y a tant de chômage ! Où va-t-on ? on se le demande. Mais chose curieuse, malgré les faillites, les ruines, on circule prodigieusement. Parmi les commerçants que je vois, c'est à qui criera famine et misère et ils tiennent toujours ! Un de mes amis – une simple connaissance

d'ailleurs – est venu l'autre matin m'emprunter de l'argent. Je n'en avais pas, heureusement, car j'en avais déjà prêté à sa femme et à lui, argent que je ne reverrai jamais évidemment, mais il faut bien faire quelque chose pour autrui. «Je vais me suicider» a dit ce monsieur. Il y a huit jours de cela, et il est encore vivant, et ils n'avaient soi-disant plus rien à manger ! –

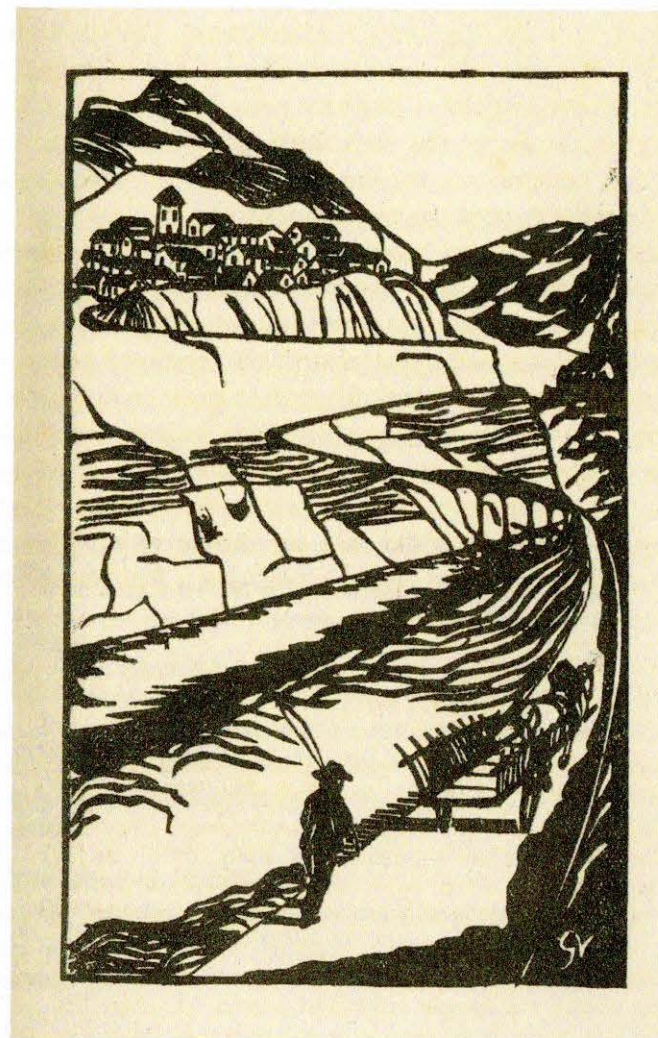
Je cherche si je vous ai bien tout dit sur moi. Oui, je pense. D'ailleurs, toute ma vie c'est mon amour – et le sien – . Mon Charles est pour moi de plus en plus aimant, plus désireux de réunir nos jours à venir. Le Destin nous garde sa réponse. A certains jours, elle m'apparaît avec une odeur de tombe proche. A la Grâce de Dieu ! Même s'il n'est pas d'avenir, on peut mourir content après avoir tenu ce que je tiens.

Marguerite, il n'est pas d'heure où je ne sois près de vous. Je veux vous le répéter à chaque lettre, afin que vous en soyez toujours plus persuadée.

Ecrivez-moi quand vous le pourrez, et dites mes amitiés aux amis de Saint-Jacques. «Parlez-moi d'Amélie»⁶.

Toute ma tendresse et ma fervente pensée dans mes baisers.

Gisèle V.



Papier découpé de Gisèle Vallerey, tiré de *Promenades à béquilles*

⁶ La sœur de Tancrede Vallerey ; il y a là une allusion plaisante au célèbre vaudeville de Georges Feydeau (1862-1921), *Occupe-toi d'Amélie*.

Lettre XIII

28 janvier 1933

Marguerite bien-aimée,

votre lettre est devant moi. J'ai dû attendre pour vous écrire d'être mieux, un peu délivrée de cette «tension» abracadabrante et surtout de ses effets inquiétants. Maintenant ce n'est plus que 20, ça peut marcher si je reste calme, si ma pensée n'effleure pas les sujets tristes. Comme c'est facile quand je me représente où vous êtes en ce moment, dans votre lit, souffrante, menacée ! Et j'imagine les douleurs vasculaires – celles que je sens dans les bras, les mains, la poitrine mais grandies, généralisées davantage encore. Digitale ? Huile camphrée ? Chère, chère Marguerite. Pour la première fois j'ai regardé les choses avec amertume autour de moi, parce que j'aurais «dû» pouvoir partir tout de suite près de vous, ne pas vous laisser seule, «seule avec Dieu». Je vais écrire à Marthe. Me permettez-vous de lui parler de votre santé ? mais je ne le ferai pas sans votre permission. Vous «payez» physiquement l'immense douleur morale emmagasinée et rongée. Celle qui était derrière votre regard, à tordre, tordre ce cœur. Et maintenant ? Que je voudrais être près de vous !... et ici. Il vient d'avoir une congestion pulmonaire. Où en est-il ? Je ne sais. Il est sorti par un froid terrible pour venir me rassurer, au bout de dix jours de lit et de chambre. C'était d'une imprudence extrême et malgré ma joie de le voir là, j'étais hantée par cette crainte d'une rechute. Alors j'attends, j'attends lundi, mardi... avec un besoin qui me fait gémir de le toucher de mes doigts, de le sentir vivant. Comme il va avoir de la peine aux nouvelles que je vais lui donner de vous ! Si vous le pouvez, ne me faites pas trop attendre un mot qui me dise que tant de mon cœur est vivant là-bas. Je ne sais plus où j'en suis : Lui, vous... Immédiatement une hausse d'albumine

formidable en quelques heures, passée de 1 à 4 grammes. Et un bond de tension si angoissant. Lit, lait. Pas d'émotions. Enfin ça a permis de savoir une chose, c'est que cette albumine vient du cœur. «Emotive». Si Dieu me prête vie – c'est-à-dire prête vie à ceux que j'aime – j'irai me soigner cet été à Royat. La station du cœur. Peut-être cela vous ferait-il du bien aussi. Ne le pensez-vous pas ? Soyez bien patiente. Mais ce conseil est superflu, vous êtes la patience même, vous êtes celle qui attend, si hautainement, si douloureusement. Je suis bien triste, Marguerite, pour lui, pour vous. Et aussi pour moi. La vie coule de nos doigts. Mais demain existe, il faut y croire, et le voir, et le vouloir. La vie est aussi à ceux qui veulent vivre. Il faut vouloir vivre. Le soleil n'est-il [pas] plus beau, quand il coule sur les arbres. Sur les pierres, sur la peau, si chaud et si doux ? Et le «goût» de l'air ? Quand on le sent pénétrer tout l'être. Merveilleuse jouissance. Il faut le vouloir encore. Je vous le demande en pleurant. Il y a de si belles choses à faire, à penser encore, des bonheurs à cueillir même au creux des fleurs noires, des bonheurs à donner. Je devrais trouver des raisons de Foi pour vous «forcer» à ne pas vous détacher de la vie avec cette indifférence, cette dédaigneuse résignation. Mais je suis au stade païen, alors c'est la terre, ce sont toutes ses douceurs – que nul autre n'a senties mieux que vous, de cette façon si aiguë et si magnifique ! – que je mets pour gardes auprès de vous. Chère et si patiente Marguerite.

Votre chanson est bien triste mais je la montrerai à mon éditeur, car elle est belle. Tout ce que vous touchez devient or.

A bientôt un mot de vous, n'est-ce pas, Marguerite, mon amie si chère. Ma pensée se tient auprès de vous. Elle vous veut debout forte pour la vie. Qui sait, pour la meilleure vie, peut-être.

Je vous serre sur mon cœur avec tendresse.

Gisèle V.

Lettre XIV

Mme G. Vallerey
84 B^{vard} Garibaldi
Paris (XV^e)
31 mai 33

Marguerite bien-aimée,

enfin, du repos pour écrire autre chose que les événements d'Athènes à travers les siècles ou les incidents guerriers de la vie de Charlemagne¹ ! Je sors d'une période de travail à outrance, tellement à outrance que des migraines sont là pour m'indiquer que j'ai vraiment trop tiré sur la ficelle. Il faut lâcher le pantin. Quelque temps du moins, quelques jours. Avant d'aborder les adaptations de «*Quentin Durward*», des «*Aventures de Gordon Pym*», de «*L'Île au trésor*»², et avant de compléter la vie «romancée» de Charlemagne... Et enfin je viens à vous comme au repos entrevu, désiré depuis si longtemps. Il y a deux mois – à peu près – que je n'ai pas écrit une lettre (elle aurait été pour vous), prise, tendue uniquement – à part les hebdomadaires – ou bi-hebdomadaires jours de bonheur, par cet accrochement du travail de recherches et de bibliothèque. Je me sens comme désorientée de n'avoir plus à emmagasiner dans ma pensée tant de faits et de noms historiques, à évoquer sans cesse devant mes yeux les colonnes du Parthénon sur le haut rocher gris, à vivre la vie d'Athènes. Je suis lasse ; et cependant j'ai trouvé infiniment de jouissance dans ma fatigue de simili historien – très simili –.

¹ Gisèle Vallerey, *Charlemagne*, ill. de Pierre Courtois, coll. «*Vie des personnages illustres*», Paris, Nathan, 1935.

² Walter Scott (1771-1832), *Quentin Durward*, adaptation de Gisèle Vallerey, coll. «*Œuvres célèbres pour la jeunesse*», Paris, Nathan, 1934 ; Robert Louis Stevenson (1850-1894), *L'Île au trésor (Treasure island)*, adaptation de Gisèle Vallerey, coll. «*Œuvres célèbres pour la jeunesse*», Paris, Nathan, 1936 (je n'ai pas retrouvé de référence pour *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym*).

La Grèce, c'est ma patrie intellectuelle, comme c'est celle de tous ceux qui de près ou de loin s'apparentent à l'Art. Alors, parler d'Athènes c'était un bonheur. La plus grande fatigue, c'était d'en parler en «service commandé», d'en dire ceci, exclusivement, et non pas cela, et cela... Et c'est fini. A moins que Nathan ne me fasse faire des retouches, ce qui est à peu près probable. Et puis, il faut choisir les illustrations dans les collections photographiques, courir pour cela chez les uns et les autres. Labeur intéressant, instructif, mais particulièrement usant pour moi que les musées et les expositions picturales esquintent en peu d'heures. Que je reste donc habitée par ce travail ! Je croyais, en m'installant devant mon «bloc», vous évoquer tout de suite dans votre Clos, comme vous m'apparaissez si souvent, et pouvoir vous parler de vous, et puis non, mon travail passé est cramponné dans ma tête avec d'endolorissantes griffes d'acier.

Je mets à la ligne afin de bien marquer à moi-même que j'ai écrit le mot «fin» au bas de la biographie d'Athènes, que la «brise d'Attique ne fait plus flotter himations (? illisible) et péplos sur la voie des Trépieds ou ailleurs» etc., etc., etc... Et dans le jardin aux lis, devant l'horizon de la colline, vous passez. Mon amie, je pense à vous avec une tendresse toujours plus forte et plus fervente et plus émue, à mesure que la vie accumule les jours de séparation entre nous et en fait des années, à mesure qu'elle augmente ma somme de pensées et de jugements, de compréhension et d'études d'Art. Je sais que je devrais vous

écrire davantage, ne pas me laisser juguler par la besogne envahissante en me disant toujours «demain, demain» parce que c'est une triste folie que de remettre à «demain» la douceur, l'expression d'une douceur. On se laisse bousculer comme si on avait tant de jours à venir pour aimer et le dire, et puis la vie s'arrête là. Que de regrets inutiles ! Amour ou amitié, comme on aurait pu mieux aimer qu'on ne l'a fait, si on l'avait voulu vraiment, si d'un coup de rame, on avait arrêté la barque dans le courant. Mais il faut de la force, et la pensée qui besogne entre les brancards est si lasse, si lasse ! Elle va, sous le fouet. Quand ça ne claque plus, elle s'arrête avec cette immobilité idiote des vieux «canassons». Je voyais l'autre jour, avec mon ami, un film documentaire sur la vie des moines. Je suis sortie étourdie, bouleversée de cette paix et de ce silence, me demandant avec angoisse si vraiment ce n'est pas là la Vérité. Tant de don de soi – effort d'actions et de pensées – toute la vie brûlée, torturée pour rien ! Aimer ces êtres humains dont aucun n'est digne de concentrer autour de soi la palpitation d'une vie... Et je comprenais – au moins pendant une heure – que la joie extasiée et sereine de ces cœurs lancés dans l'Océan d'Amour valait bien qu'on lui sacrifiât la chair avec toutes ses erreurs et ses vieillissements. (Pendant une heure ou deux cette réflexion, indice net de ma fatigue intellectuelle, car mon bonheur est très suffisant, plus grand que l'an dernier, plus sûr, très joyeux, et j'en ai aussi faim). J'ai vraiment souhaité un temps de vacances hors de moi et hors du siècle... Et puis la pensée que j'ai souvent vécu chez les Vallerey une existence un peu semblable à celle de ces communautés m'a fait, me fait, mesurer avec plus d'intensité la volupté de gaspiller la vie, de la jeter à la lutte, à l'amour, à tous les passe-temps qui nous dévorent.

Où allez-vous, où irez-vous, Marguerite ? «Je passerai la mer... Il n'y aura plus de Clos»... Je ne puis vous imaginer parmi

les ombres en troupeau du cloître. Vous qui êtes tellement «vous», vous souffririez de la promiscuité même dans la prière. Et vous ne pouvez plus vivre en ermite à St-Jacques sans danger. Si seule, avec des voisins aussi peu rassurants que les Bertrand ou les Kili et C^{ie}. Où irez-vous ? Dans quelle solitude nouvelle ? L'Afrique sûrement, mais où, comment ? Qui vous soignerait si vous en aviez besoin ? Je sais que depuis si longtemps vous souffrez seule, sans cris, sans appels vers les autres aux cœurs trop différents. Mais il est des moments où une main fraternelle est le meilleur des baumes et où l'on se sent écrasé par la solitude, si petit, si pitoyable !... Est-ce que je ne dis pas ici des lieux communs ? Est-ce bien ma pensée ? Par trois fois depuis que je vis seule, j'ai pu croire à ma mort certaine. Après un moment d'épouvante (j'aime tant la vie !), j'ai tout arrangé avec calme pour «après moi», avec une sorte de soulagement d'être seule pour ce dernier moment, de mourir comme les bêtes en silence, sans s'accrocher à ceux qui restent. Et quand la maladie vient, je me terre sans appeler personne... Alors pourquoi m'effrayer pour vous de ce qui ne me fait pas peur, pour vous dont l'âme puissante est digne de sa haute souffrance, de sa grande solitude ? Tendresse. Besoin maternel de sentir protégés ceux qu'on aime, de les savoir qu'au repos, bien blottis dans la vie ; il me semble, à la pensée de l'Inconnu où vous voulez aller – cet Inconnu de moi – que j'ai un enfant qui va «courir les chemins», affronter les bohémiens, les loups, le noir, toutes les terreurs de mon âme d'enfant. Mais à côté de cette crainte puérile, le besoin de «partir» de mon âme me répète que «c'est triompher un peu que de souffrir ailleurs», que «là-bas» c'est plus la patrie pour vous, que tout le passé qui vous retient encore et qui vous blesse dans ce coin de France pèsera moins sur votre cœur devant un autre horizon. Mais les difficultés matérielles ?... la vente de la maison (je me souviendrai qu'il n'en faut parler à personne) en ce

moment où l'argent se terre. Et d'autre part, vous ne pouvez vivre plus longtemps dans ce pays qui vous surmène le cœur.

Depuis un mois, votre mère est près de vous, mais à la fin de l'été vous retrouverez votre complète solitude, vos promenades limitées au jardin ou aux courses de ravitaillement chez Roustan³ ; puisque, me dites-vous, vous ne pouvez plus descendre chez les Martin, chez votre vieil admirateur (!). L'hiver dans ces conditions, c'est tuant, c'est insupportable à vivre. Vous serez mieux partout ailleurs. Je fais des vœux pour que vous vendiez le Clos et j'en ai parlé à des connaissances (sans vous nommer ni sans dire l'endroit – j'ai dit que c'était aux environs de Cannes) qui cherchaient une propriété dans le Midi, leur demandant d'en faire part, au besoin, à des amis. Ceux-ci souhaitaient plutôt quelque chose du côté de Cambo⁴. Mais si leur choix n'est pas fait encore, je vous demanderais le prix que vous voulez du Clos. – Avez-vous des nouvelles du Quartier, des Vallerey ? Joseph⁵ est-il heureux ?

Je vous envoie en même temps que cette lettre mon «Richelieu»⁶ que j'aime beaucoup et qui, paraît-il, se vend avec succès. Ça ne me rapporte d'ailleurs rien d'autre que les deux mille francs payés comptant à la remise de l'œuvre. Mais ce fut intéressant à écrire. «Charlemagne» sera présenté de cette façon, vraiment, ponctuellement historique. Et après cela, je crois, Louis XI.

Voulez-vous me faire un bien grand plaisir ? Envoyez-moi, avec une dédicace pour M. C[...] D[...] un de vos livres –

³ L'épicerie où se ravitaillait Marguerite. Marie-Thérèse Roustan, la fille des épiciers, lui apportait ses courses et fut la lumière de ses vieux jours ; l'artiste lui a dédié plusieurs poèmes. Elle vit encore à Grasse.

⁴ Cambo-les-Bains, station thermale et touristique du pays basque.

⁵ Joseph Martin, cf. lettre VI.

⁶ Cf. lettre XII.

celui dont il vous reste le plus d'exemplaires. Je ne puis vous dire quel bonheur d'enfant il en aura, lui qui aime tant à vous lire ! Il a sa bibliothèque dans ma chambre. Cette bibliothèque – modeste – se compose des livres que j'ai écrits et que je lui ai dédiés. Alors, il mettra le vôtre parmi eux. Il le lira et le relira avec fierté. Je vous en prie.

Je suis en train d'écrire les articles dont je vous avais parlé – j'avais dû les abandonner pour mon travail que je devais livrer dans un temps dit – et j'espère les terminer avant de me réatteler à la besogne.

Vous avez bien fait de laisser là les régimes débilissants prescrits par le médecin. Vous n'avez nullement besoin d'être affaiblie, au contraire. Votre cœur ne souffre que parce qu'il a trop battu, et il faut l'aider dans sa tâche, le nourrir. Les médecins sont des sots qui vont pour la plupart, à l'encontre des besoins de la nature. Pour ma part, je tâche de me passer d'eux le plus possible. Je viens d'être souffrante – à la suite du surmenage intellectuel – mais je ne suis allée demander le «secours» d'aucun médecin, persuadée que je me soigne mieux moi-même. Et je lutte contre ma faiblesse générale en mangeant de la viande deux fois par jour et en buvant du vin, en petite quantité. Le foie et l'intestin me causaient beaucoup d'ennuis et de troubles ; je me suis avisée que la chaleur leur était bonne ; je porte à même la peau une ceinture de laine que je ne quitterai pas même au plus fort de l'été. Et depuis ce temps, tout s'est régularisé au point de vue digestion ; la tension et l'albumine ont diminué. Faites bien attention de n'avoir pas froid : tant de maux sont dus uniquement à des congestions d'organes.

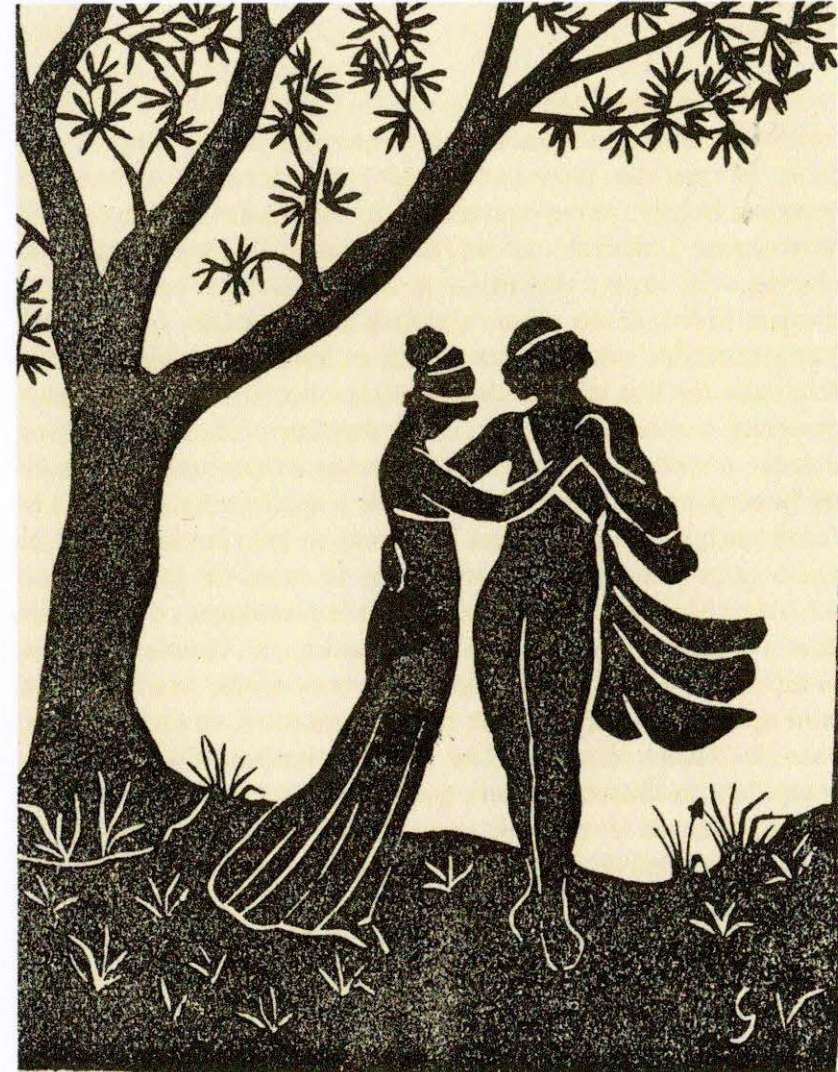
Ma famille est en bonne santé, mais nous sommes dans l'inquiétude au sujet de mon frère continuellement persécuté par les membres du syndicat des sociétés sportives qui, communistes acharnés, lui en veulent de ses opinions conservatrices et veulent

l'obliger par la violence à se démettre de son emploi. Maman s'est adressée à la police – nous allons nous y adresser encore – pour qu'on le protège. Mais je ne sais trop ce qui va résulter de tout cela. Il y a déjà eu plusieurs batailles à coups de poings. Et comme des menaces de mort ont été faites à mon frère, nous craignons pour sa vie. L'existence est tellement facile qu'il faut bien la compliquer un peu ! Et puis, la «liberté de penser» est belle sous la République ! – Dans quel chaos vivons-nous ? à l'aube de quelle catastrophe ? Tout le monde vit au jour le jour. Le commerce est dans un état effroyable. Tous les amis – connaissances que j'ai dans ce milieu se débattent et parlent de déposer leur bilan. La guerre apparaît vraiment aux esprits comme la seule épouvantable issue. Et le monde me fait penser à ces troupeaux de «toros» qui cernés, affolés, vont d'eux-mêmes au supplice de l'arène. N'y aura-t-il personne pour empêcher la destruction ?

Mon bonheur est doux, mon ami aimant et joyeux. La vie passe. Je voudrais la retenir. Parce que, de tous les côtés, montent des odeurs d'abîme. Mektoub⁷.

Que Dieu vous protège, mon amie bien-aimée, chère, chère Marguerite. Je vous serre sur mon cœur. Et à mes pensées se joignent celles de mon ami.

Votre Gisèle.



«Le Gage», illustration de Gisèle Vallerey, *Contes en vingt lignes* de Marguerite Bumat-Provins

⁷ Formule arabe : «c'était écrit», résumant le fatalisme des musulmans, clin d'œil au goût de Marguerite pour l'Afrique du Nord.

9 juin 1934

Marguerite chérie,

j'interromps mon travail pour vous écrire. Depuis des mois, je me dis toujours : «Après cette tâche, je m'arrêterai quelques heures ; je me reposerai en lui écrivant et ce sera comme si vraiment j'enlevais de ma tête fatiguée le joug où pèse la charrue.» Et depuis des mois, je n'ai pu trouver ces moments d'esprit libéré où ma plume s'agitait à sa fantaisie. Les travaux s'engrènent les uns dans les autres, et toutes ces roues dentées font dans ma tête un ronronnement sans fin. «Et ces sept années passèrent comme un jour» (c'est la dernière phrase que je viens d'écrire d'après la Bible, narrant le temps de servitude volontaire de Jacob pour l'amour de Rachel). Elle s'applique à merveille à la façon vertigineuse dont toutes les heures de bien des semaines ont coulé pour moi. Nous avons atteint le mois de juin ? Est-ce possible ! Mais je n'ai pas senti passer le printemps, ce printemps que j'avais tant le loisir de regarder, à Grasse ! Quelle bousculade ! Et comme il faut que je sois vieille vraiment déjà pour sentir ainsi que la vie ne fait qu'apparaître, en étoile filante, dans le Temps éternel ! J'en suis confondue. Oh ! ce Paris éparpillant, piétinant, lacérant, qui sait vous mettre en puzzle sans qu'on ait jamais le temps de se rassembler. «Plus tard, plus tard ! après ce tournant de la route» et on court sans repos, sans presque penser, les yeux fixés sur le chemin qui est là, devant soi. Et les jours passent. Et l'amie se dit : «Est-ce donc ainsi qu'on pense à moi ?» Et cependant – est-il besoin que je vous l'assure, vous qui sentez tant de choses de si loin, par ce sens mystérieux dressé en soies autour de vous ! – vous n'êtes jamais loin de moi. Je vous ai trop vue vivre, trop entendue, pour que ma somme de pensées n'en ait pas été imprégnée. Un mot profond, un reflet de soleil sur

quelque chose, un horizon, un vers qui chante, et vous êtes là. Avec vos robes sans recherche et vos gestes dont aucun n'est insignifiant, avec le gouffre triste et beau de votre regard, votre voix ample et lasse, ce visage où un rien de sourire ramène la si belle jeune fille de naguère. Chère Marguerite, je vous écris bien peu et je pense tant à vous ! Mais dans mon effort haletant, je ne sais pas, je ne peux pas m'arrêter. Il me semble que si je dépose trop longtemps mon fardeau à cette ombre, je ne pourrai plus m'en recharger et repartir. «Haletant». Cela est le mot de ma vie travailleuse, son vrai qualificatif. Je rêve d'une maison, d'un jardin, d'un effort médiocres, d'heures oisives, de bâillements même, de verdure à n'en plus finir. Et je besogne en fourmi, avec au cœur ce songe de cigale. Je commence à avoir quelques «économies». Quand j'aurai 10.000 frs – mes rêves ne sont pas ambitieux et je les fais raisonnablement à la hauteur de mes forces – j'achète une «chaumière» et un lopin de terre que je rendrai peu à peu aussi confortables que possible et où j'irai m'enfermer dès que je pourrai m'évader parfois. Pour me retrouver avec moi-même, sentir si je puis encore avoir de la pensée qui ne s'aligne pas sur des pages pour «tant» de sous. Tarif moyen : 5 frs les 22 lignes. Avec toute cette occupation forcenée, je suis très heureuse. Je mange à ma faim, et à cause de cela – à cause aussi et peut-être surtout du bonheur de mon cœur – je ne me suis jamais mieux portée. Evidemment j'ai de 19 à 24 de tension, minima 12, c'est-à-dire un cœur surmené qui ne se repose pas. Je devrais suivre un régime, etc., etc... C'est-à-dire claquer d'anémie en peu de temps. Autour de moi, parmi nos connaissances, c'est la quatrième mort presque subite de gens à

grandes tensions réduits par les médecins à des régimes lactés, sans vin, sans viande. Les vaisseaux anémiés craquent, et puis, bonsoir ! J'ai très bonne mine et de l'activité et de la gaîté. Mon ami s'en attribue tout le mérite. Il a raison. Il me rendrait absolument normale, si c'était possible mais, tel qu'il est, le résultat de sa présence dans ma vie est excellent. Il ne m'a jamais mieux aimée, et j'en arrive presque à trouver que – à cause de mon travail qui en souffre – je le vois trop souvent. Je dis cela avec bonheur. Et il y a si peu de temps que je me sens aimée enfin, avec vérité. La «pluie de cendres»¹ ! coulera-t-elle aussi pour moi, malgré tant de chagrins dans les trois premières années de mon amour ? Je ne veux pas regarder en avant. Je serre mes mains sur mon cœur, et je cours. Je ne regarde pas non plus en arrière. Mes songes horribles – les cauchemars rares heureusement de certaines nuits – sont ceux où revenue à Grasse je suis entourée des soins prévenants des Vallerey. Alors le désespoir m'étreint. «S'ils sont si gentils que cela à présent, je n'aurai plus jamais aucune raison de les quitter !» Et je m'éveille, le visage trempé de sueur et de larmes. Ah ! l'ivresse du réveil ! Ce calme, cette solitude, cette liberté ! Je regarde avec reconnaissance les objets qui m'entourent et qui peu à peu ont achevé de meubler ma chambre, confortablement. La dernière «acquisition», don de mon ami, c'est cette étagère d'acajou où sont alignés mes livres et dont une partie s'allonge au-dessus de mon lit-divan à la façon d'un cosy, mais sans banalité, grâce à une idée de l'ébéniste. Puis cette petite armoire qui contient toutes mes œuvres et dans le haut de laquelle j'ai mis une horloge. Aux murs quelques tableaux achetés par fraternité à de pauvres artistes. Devant la cheminée, une petite coiffeuse Louis XVI que m'a donnée ma sœur. Cela joint à l'armoire, à la commode, aux deux fauteuils et aux deux chaises Louis XVI, à la

¹ Cf. lettre XI ; Gisèle reprend une expression de Marguerite.

table ancienne, à la table moderne qui supporte une machine à écrire et mon phonographe, voilà, en plus de quelques meubles de bois blanc de ma salle de bains, ce qui constitue ma «fortune» mobilière actuelle. J'oubliais une glace, un grand buste de fonte de «vierge à la Grappe» du XVI^e siècle, deux statues de bronze, deux coffrets et deux vases anciens. Une souriante tête de Bacchos du V^e siècle av J.C. Trois ou quatre bibelots récents. Année après année, mes possessions s'augmentent. Vous voyez que mes ambitions montent aussi, puisque je rêve à présent d'avoir une «maison de campagne» ! Au vrai, je l'ai toujours rêvée, de même que lorsque je suis entrée dans ce logement avec les meubles ultra-simples – armoire et table de pitchpin, fauteuils d'osier – qui sont maintenant à la cave (mobiliers de la future maison de campagne), je rêvais de ce que je possède et qui m'entoure à présent. Seulement je ne presse jamais le Temps mon ami. Je suis un de ces oiseaux qui font leur nid avec lenteur parce qu'ils sont de force médiocre. J'ai bâti mon bonheur comme j'ai meublé ma chambre, comme j'achèterai la maison qui dort en m'attendant auprès de l'Eure, du Cher ou de l'Yonne, comme je fais ma «réputation» dans les Lettres. Rien de brillant, d'extraordinaire. Du solide ? je ne sais pas. Que tout cela dure seulement autant que moi et ce sera suffisant. Je n'aurai pas «réalisé» les splendeurs de mes rêves d'amour et de gloire. On ne réalise jamais ces folies, ces faciles conquêtes de la pensée qui ne se heurte même pas à l'impossible. Mais j'ai rêvé tout ce que j'ai réalisé, mais j'ai le cœur plein de reconnaissance, de joie, d'orgueil, en regardant ce que la vie m'a donné. Mon ami m'a fait un bien infini. Je lui en ai fait aussi, par mon amour. Et notre attachement a pris d'autant plus de ferveur et de sécurité du mieux que chacun de nous a mis dans l'autre. J'ai l'impression que ce ciment-là peut durer des siècles, d'une façon toute romaine, parce que les matériaux sont de la vraie pierre. Il n'y a

rien de factice dans mes sentiments pour lui et il n'y en a plus maintenant dans les siens. Alors, à moins d'un tremblement de terre !... Je sais bien que c'est la chose du monde la plus facile à causer. Les soupçons de sa femme peuvent être vérifiés tout à coup par une rencontre ou un bavardage, etc... Qu'arriverait-il ? Cette femme est une créature médiocre, sans vraie bonté ni vraie intelligence et d'un tel égoïsme que tout autre, dans son orbite, ne peut que se faire satellite du sien. Mais elle fait bien la cuisine, elle lave et repasse bien. Son manque de tempérament et sa mauvaise santé l'ont faite fidèle. C'est ce qu'on appelle «une honnête femme». Une honnête femme à qui l'on est enchaîné par le double lien de la famille et de l'intérêt, ça se quitte-t-il ? Je souhaite pour moi qu'il n'y ait pas de tremblement de terre. J'aurais peur d'y laisser tout ce que j'ai. Mon amour sans calcul, mon abandon de tout le passé, mon attente de chaque heure, évidemment ça ne compterait peut-être pas beaucoup, ou pas du tout. A la grâce de Dieu !

Egoïstement, je vous ai parlé de moi, dans le besoin d'avoir l'âme ouverte devant vous. Comme en un repos, je vous l'ai dit. Mais votre vie, vos projets, vos travaux, n'en sont pas moins pour moi un sujet d'un intérêt toujours aussi vivant, aussi actuel. Vous n'appartenez pas à mon passé, vous êtes dans ma vie à jamais.

Je vous remercie de m'avoir envoyé le règlement du Concours de romans pour la Jeunesse. Je ne suis pas arrivée à terminer assez à temps le roman de mes «enfants à Madagascar» et ainsi je n'ai pu prendre part au concours organisé par un de «mes» deux éditeurs (non, j'en ai trois pour qui je travaille avec plus ou moins de continuité), Bourelle². Ce sera pour l'an prochain. En dehors de mes épuisants travaux historiques sur Rome, Athènes, Charlemagne, etc... j'ai commencé pour Nathan

² Editeur de matériel pédagogique.

une série de récits tirés des Grands Classiques français et étrangers. Corneille, Le Tasse, etc... à la portée des moins de 12 ans. Ce n'est pas si facile que cela à faire. J'ai quelques vers en train et, en tête, un roman policier. Le seul genre qui «rapporte», dit-on. Mais il faut avoir le «don» dans cette littérature qui n'en est pas une et qui comprend nombre d'auteurs sans talent. Je pense aussi à des choses plus belles, mais aurais-je jamais le temps de les écrire ?

J'ai écrit récemment aux Martin, Joseph, en les chargeant de vous annoncer ma lettre. Avez-vous des renseignements sur les Vallerey ? Et M^{me} Cavadia ? J'avais eu bien du plaisir à la voir, à parler de vous avec elle.

Ma pensée demeure près de vous, Marguerite chérie et je vous serre sur mon [cœur] si tendrement, si fidèlement à vous.

Que votre santé soit bonne, que la vie vous soit douce, mon amie.

A vous

Gisèle V.

Et maintenant, je reprends le fardeau. «Et ces sept années passèrent comme un jour...» Alors, Jacob...

Lettre XVI

[Sans date ni début, probablement 1938]

[...] foie et l'intestin, ma tension n'augmente pas. Elle est toujours haute mais sans ces bonds désordonnés qui sont si dangereux. Naturellement, les médecins font des yeux ronds en voyant cette façon inimaginable de soigner albumine et tension, mais leur régime m'aurait mise à perpétuité dans mon lit, engraisée par manque d'exercice et par les farineux, pâtes, etc... par lesquels j'essayais de suppléer la viande absente. J'ai maigri de trois kilos et plus en un mois et je me sens l'esprit autrement agile qu'il y a quelque temps. Je travaille à force sur cette «biographie» de Rome dont je vous avais parlé. Je m'occupe de rassembler des photos de monuments et œuvres d'art qui vont servir à l'illustration du livre. Ce n'est pas facile et je dois, à cette besogne, d'avoir mis beaucoup plus de temps qu'il n'aurait fallu pour me remettre. M. D.¹ est remis lui aussi, mais il n'y a guère qu'une huitaine de jours qu'il a repris son aplomb, et il est resté longtemps sans entrain ni appétit.

Que seront pour la France, pour nous tous, les mois qui vont venir ? On est inquiet. Et en droit de l'être. Alors, je me dis parfois : «Pourquoi prononcer seulement le mot "d'avenir"», qu'en tenons-nous ? Plus que jamais cette banale philosophie est exacte et je prends chaque jour avec âpreté plus encore qu'auparavant. La Mort est aux aguets, derrière la porte, et ce sont des fous qui ont la clef. Le Monde est dégoûtant. Et je me demande parfois si ça vaut la peine de penser – hormis pour son égoïste plaisir de l'heure – . Beaucoup des anciens combattants que je vois sont pessimistes, et il se fait un réel mouvement monarchiste. Il est évident qu'on sent la tempête et qu'instinctivement on cherche une main pour tenir le gouvernail,

¹ L'ami de Gisèle Vallerey.

une main «d'homme». Mais la trouvera-t-on ? Enfin, vivons !

Et sentez-moi tendrement occupée de vous, en vrai écho de votre vie.

Je vous embrasse, Marguerite.

Gisèle V.



LE GRAIN

Le propriétaire de champs immenses ayant terminé sa récolte, s'aperçut un matin que tout son froment était noir.

Au milieu de ce désastre, un grain seul demeurerait blanc et pur.

Le cultivateur, en le découvrant, reconnut un avis de la Destinée.

Il prit le grain sans rien dire et s'en alla le confier à une terre jusqu'alors inconnue.

Le temps venu, pour lui seul se levèrent les moissons les plus belles que l'on eût jamais vues.



12

«Le grain», illustration de Gisèle Vallerey,
Contes en vingt lignes de Marguerite Burnat-Provins

Lettre XVII

[Monte Carlo] Samedi 2 avril [1938]

Marguerite bien-aimée,

Votre lettre me rejoint ici, à Beausoleil. Chez M^{me} Clément, 26 rue Bellevue. Si près de vous ! Dites-moi quel jour je puis aller vous voir. Je prendrai un car jusqu'à Nice. De là celui de Grasse. Je passerai 2 ou 3 heures près de vous et je reviendrai par les différents cars. J'ai été très fatiguée ces jours-ci (une crise d'hypertension) mais je suis mieux. Je marche très peu et reste le plus souvent étendue dans ma chambre, la fenêtre ouverte. Quelle est l'adresse de M^{me} Cavadia à Cannes ?

J'ai été si heureuse de pouvoir parler de vous, mon amie admirée. Il aurait fallu que je sois morte pour ne pas le faire¹.

Toute ma tendresse,

Gisèle.

¹ Allusion à une causerie que Gisèle Vallerey a faite à Paris sur Marguerite Burnat-Provins (cf. lettre XVIII).



LE PUIITS

Des paysans, ayant bu de l'eau d'un puits, s'empoisonnèrent.

Ceux qui cherchaient la cause de ce malheur trouvèrent, au fond du puits la Vérité, mais morte et décomposée depuis longtemps.



5

«Le Puits», illustration de Gisèle Vallerey, *Contes en vingt lignes* de Marguerite Burnat-Provins

Lettre XVIII

[Monte Carlo, printemps 1938]

Mon Amie, votre lettre m'a désolée. Moi aussi je craignais que tant de chocs n'eussent raison – pour un temps du moins – de la précieuse inspiration. Et puis, c'est non seulement le vide, mais la souffrance en plus. Et quelle souffrance ! la pire, la plus inopinée, celle dont on ne sait pas où s'arrêtent les coups, la souffrance des nerfs d'artiste. Que dire ? sinon que jamais nul ne comprend et que le génie surtout mure le cœur dans un tombeau, dans un désolé Jardin des Oliviers où l'on est seul avec sa douleur.

Cela apparaît terriblement votre sort puisque même les élus de votre tendresse vous restent étrangers, inconnus par les points les plus profonds. Mais cela est désolant, quelque habitude que vous en ayez. Je voudrais vous savoir à présent remise intellectuellement de cette tristesse, et physiquement de votre souffrance.

Je vous envoie ma causerie¹. Je ne suis pas surprise qu'on l'ait trouvée bien : vous reconnaîtrez en grande partie votre style. Il y avait là Gossez² qui – je ne connais pas d'homme ayant plus de besoin de vexer ses amis, tout en étant serviable et bon – a trouvé moyen de me dire que «c'était idiot de faire une conférence sur une œuvre picturale». Quand je le verrai, il est probable qu'il me dira quelque chose encore dans ces goûts-là. Et pourtant, sur le désir de Danielle Hemmert³, afin de ne pas tenir

¹ Voir lettre XVII.

² Voir lettre IX.

³ Danielle Hemmert (1913 - ?) a publié, en collaboration avec Alex Roudène, des livres portant sur des phénomènes paranormaux, mystérieux ou énigmatiques – dont Marguerite disait avoir été témoin. Voici quelques titres : *Communiquer avec l'au-delà*, Genève, Idégraf., 1979; *Métempsychose, réincarnation et survie*, ibid., 1979; *Maisons et lieux hantés*, ibid., 1980. Elle était une fervente admiratrice de Marguerite Burnat-Provins, et, avec Gisèle

trop longtemps l'auditoire, je n'ai pour ainsi dire rien dit de votre Ville⁴. Il y aurait eu tant à analyser ! Et je me souvenais si bien ! Mais quand on n'est pas seul à parler et que le temps est si limité, il faut se «restreindre» si bien que tout est tronqué. Mon médecin avait eu la bonté de m'accompagner – tout comme un «médecin ordinaire» de majesté royale –. Il tenait sa seringue prête à toute éventualité ; de quoi me remonter le cœur si celui-ci flanchait. Mais je tenais tellement à parler que mes nerfs, à défaut de mes forces, m'ont soutenue. Que j'aurais voulu savoir dire tout ce que je pensais !

Vous me demandez ce qui me ferait plaisir de vous ? Vous m'avez déjà beaucoup donné, de vos livres, deux «oiseaux de la Sagesse» dans l'azur d'une nuit d'été, une bague aimée d'autrefois, vos lettres. Je crois que je n'ai rien à désirer. Mon amie m'est présente en tout. Si vous le voulez bien cependant, un dessin fait par vous ferait mon bonheur. Mais je me trouve déjà très entourée de vous.

Je suis sur mon départ. Comment ont passé ces jours ? Je n'en sais rien. Tout à coup je m'aperçois qu'ils sont partis, disséminés, vides, sans possibilité de leur accrocher aucun souvenir. Je ne puis même pas dire que ma santé se soit améliorée, l'air de la mer ayant porté ma tension à des sommets qui me sont inconnus à Paris. Si l'arrêt complet de tout travail peut être considéré comme un fortifiant repos, alors je puis dire que je me suis bien reposée. Je n'ai même pas eu de velléités de

Vallerey, elle lui a consacré un exposé au cours de la même soirée à Paris, en mars 1938.

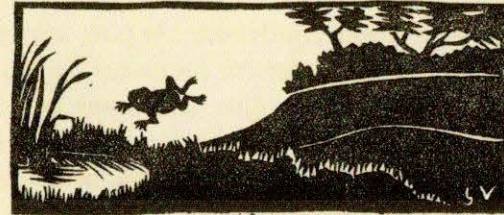
⁴ Désigne l'ensemble des dessins hallucinatoires de Marguerite Burnat-Provins.

poésie. Tout ce mouvement de Monte Carlo doit être aussi peu propice que possible à un balancement quelconque de pensée. Je me suis bornée à emmagasiner du soleil et de l'air, l'azur des vagues et le contour des montagnes et du rivage. Au fond, j'ai regardé bêtement des cartes postales. Qu'en résultera-t-il ? Et je n'ai fait ce voyage que pour ne pas déplaire à M. Nathan ! A lui, aux siens, il faudra que j'apparaisse en extase, tandis que je me sens une vague envie de pleurer d'avoir sacrifié inutilement tant de jours. Je repars, chargée de fleurs que je ne puis même pas jeter par la portière, car elles sont destinées aux aimables amis qui m'ont recommandée à leurs parents ici, parents chez qui j'ai logé et qui se sont ingénies à me rendre Monte Carlo agréable : cinéma, promenades en famille, et... O bienheureuse solitude ! Pourvu, mon Dieu, que je la retrouve à Drancy ! Dire que ma banlieue populacière m'apparaît comme une oasis ! Ah ! si je comprends votre besoin d'être seule ! seule ! Et avant le mensonger visage satisfait du voyageur heureux, je vous envoie à vous qui savez tout comprendre, le soupir délivré de quelqu'un qui va peut-être pouvoir travailler !

Marguerite chérie, si aimée, si proche, recevez mes pensées et mes baisers tendrement à vous. Que Dieu vous donne la joie du beau travail retrouvé.

Gisèle Vallerey

M. Papillon m'attend avec impatience. Il pense que je vais être capable de supporter ses longues stations au café. Le «pôvre» ! Ce temps-là est absolument révolu. C'est la principale interdiction de mon médecin.



LA GRENOUILLE

UNE grenouille sautait tranquillement dans un pré où des paysans travaillaient.

Un enfant qui la vit poussa des cris terribles, sa mère en fit autant, et, s'armant d'un baton, vint frapper la bête innocente qu'un homme acheva à grands coups de trident.

Quand elle fut morte et broyée, véritable objet de dégoût, l'enfant la releva pour en faire un jouet et se mit à rire aux éclats.



Lettre XIX

9 Square de Port-Royal,
Paris XIII^e
[19.X.38]

Ma bien chère Marguerite,

me voici de nouveau parisienne. Il y a quinze jours que j'ai emménagé à cette nouvelle adresse et je me trouve déjà mieux d'habiter un rez-de-chaussée, de n'avoir plus d'étages à grimper. Une série d'incidents de santé très graves a occupé pour moi le printemps et l'été : ruptures de vaisseaux, paraphlébite. Le dernier incident : hémorragies rétinienne, m'a fait pendant quelques jours presque aveugle et m'a déterminée à obéir aux médecins. Plus de transports, plus d'étages ; mon cœur se repose et le port de lunettes améliore lentement ma vue. J'habite non loin de ma mère, et elle se prive pour moi de sa femme de ménage qui vient trois fois par semaine m'éviter la fatigue de remuer un balai ou éplucher des légumes. Je me trouve très heureuse dans ce square paisible, d'autant plus heureuse que j'y suis à proximité de mon cher M. Nathan dont l'amicale bonté ne se dément pas.

Je vous parle de moi, et cependant je vous assure que j'y ai aussi peu pensé que possible. Vous le comprendrez facilement en sachant que j'ai fait mon déménagement pendant les terribles jours de l'Angoisse du Monde, n'ayant qu'une hâte : être à Paris avant les avions allemands, pour coopérer avec ce qui me reste de forces aux besognes de défense passive. Et puis, Dieu a arrêté tout cela. Il a entendu les sanglots muets des millions de cœurs. Il a eu pitié de ses créatures ! Il y aura encore de l'amour et de la joie sur la Terre. De beaux baisers d'amants, des rires d'enfants,

et de la pensée ! Quels jours de vertige ! Ne trouvez-vous pas qu'on en est encore terrassés. Et peut-on se dire délivrés ? Si l'on en croit les gens de gauche – les extrémistes – l'échéance est seulement reculée, avec l'aide tchécoslovaque en moins. Je veux croire que les conquêtes d'Hitler resteront pacifiques, que l'hégémonie allemande pèsera sur l'Europe sans l'écraser, et que vivront ceux que nous aimons. Ceci est, à mon sens, la seule chose importante. De toute la guerre, je ne voyais que cet officier de l'armée de Metz étouffé sous cette masse de terre et de béton. Peur animale et sauvage qui me faisait mettre tout le reste en arrière, tout, comme si le Pays, les affections, les amitiés, les souffrances personnelles se volatilisaient devant l'Homme aimé. Que la Vie apparaît simple et nue à ces heures-là ! Un être : même pas soi. Depuis ce temps, à chaque pas que je fais, je pense : « Il n'y a pas la guerre ! » Et je vis silencieusement avec bonheur, bonheur des jours gris et des jours bleus, bonheur de le voir et de ne pas le voir. Parce qu'Il vit !

Marguerite, chère Amie, parlez-moi de vous, si vous en avez la force. Dites-moi si vous êtes devant l'horizon des cheminées, sous le ciel de suie. Ecrivez-vous ? Et recevez ma pensée, moins égoïste, moins concentrée, moins brutalement à Lui. Je vous embrasse tendrement,
votre Gisèle.

Lettre XX

1^{er} janvier 40

Bien chère Marguerite,

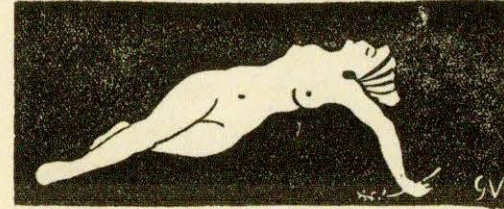
Je pense à vous, je prie pour vous surtout en ce début d'année. Ne m'en veuillez pas de ne pas vous écrire. Je ne le fais pour personne. Depuis plus d'un an je lutte contre la mort. 2 grammes d'urée, albumine, terrible œdème cardiaque : je suis au bout de ma résistance.

J'habite désormais avec ma mère et ma sœur 3 rue Charles-le-Gof, Paris (14^e). Depuis un an je n'ai pas quitté mon lit et j'ai dû renoncer à tout travail.

Que Dieu nous aide tous et qu'Il donne la victoire et la paix à notre France.

Au revoir ou adieu, chère Marguerite, je suis entièrement résignée à mon sort.

Votre Gisèle.



LA FLEUR

Il y avait une fois une femme qui était une victime, un homme qui était un assassin.

Or, l'assassin se mit en devoir de tuer la victime et celle-ci tenait à la main une fleur.

Quand elle fut près de succomber sous les coups, et qu'ayant perdu tout son sang elle exhalait à peine un souffle, la femme se redressa faiblement, frappa son bourreau de cette fleur et rendit le dernier soupir.

Alors, un de ceux qui assistaient à ce crime, car les yeux des hommes sont cruels, ne put s'empêcher de dire :

— Fallait-il que cette femme fut mauvaise et comme il a bien fait de la tuer ! »



«La fleur», illustration de Gisèle Vallerey, *Contes en vingt lignes* de Marguerite Burnat-Provins

«...ô Dieux, s'arracher à la Terre ! ...» (Ovide)

L'ADIEU

Me voici parvenue au bout de mon voyage ;
Chaque jour, plus avant, j'ai gravi le sentier.
Le Monde est devant moi comme un grand paysage ;
Mon âpre solitude en est le pic altier.

J'oublie, à reposer mon regard sur les plaines,
Les chocs de mon chemin, la charge de mes pas,
Et mes propres moissons de misère et de peines ;
Je veux voir seulement ce qui mûrit là-bas.

Plaintes, rumeurs, longs cris de rage et de tumulte,
Qui montez du sol dur, tout frémissant de bruit,
Vous apparaîtriez un peu comme une insulte
Au calme sans espoir que me verse la nuit,

Si vous n'étiez l'écho des pitoyables hommes,
De ce corps palpitant dont je suis un lambeau,
Dont je sens le travail incessant des atomes,
Faire sa place en moi jusqu'au seuil du tombeau.

La terre me retient de toutes ses racines ;
Je traîne son limon dans mon dernier élan,
Et je porte en mon cœur, en durables ruines,
Son présent monstrueux et son passé sanglant.

C'est pourquoi je m'attarde et pourquoi je me penche,
Moi dont la nue étrange aile déjà le front,
Cherchant à voir le bois bleuté, la route blanche,
Et les champs bigarrés où d'autres passeront.

Je voudrais, unissant mes deux mains amaigries,
Aider ma voix si faible à remplir l'horizon,
Afin d'aller porter aux peuples des prairies
L'appel que les bergers modulent sur le mont.

Dans ce long cri jeté vers l'ombre de la Terre,
Ne trouveraient-ils pas, ceux que je vais quitter,
Une réponse amie allégeant leur mystère,
Un murmure d'espoir, une aube de clarté ?

Je le crois. Tant de paix peut tomber d'une cime
Que, sans vaine espérance et sans trop grand orgueil,
Je puis sentir en moi cet accent qui ranime ;
Une sagesse flotte autour de tout cercueil.

Pars donc, mon chant d'adieu ; palpite comme une aile,
Frôle, caresse, étreins mes frères d'autrefois !
Qu'ils me sentent vivante en cette ardeur fidèle !
Qu'ils retrouvent mon cœur dans l'écho de ma voix !

Gisèle Vallerey, novembre 1939

Morte à Paris le 18 février 1940.

Inhumée à Saint-Cloud.

[Indications de la main de la mère de Gisèle, Alice Chandon]

**LETTRE D'ALICE CHANDON, LA MERE DE GISELE VALLEREY,
A MARGUERITE BURNAT-PROVINS**

Paris le 7 mars 1940

Chère Madame,

Pardonnez-moi de vous écrire au crayon : depuis l'accident d'il y a quatre ans qui m'a causé une paralysie de la main, je ne puis guère me servir d'une plume, et je tiens cependant à vous dire moi-même le bien que me fait votre belle et poignante lettre.

C'est une consolation exceptionnelle pour moi que ma Gisèle ne puisse être oubliée de vous. Merci de l'avoir aimée, d'avoir soutenu dans les jours sombres de Grasse cette malheureuse enfant, victime toujours de ses pitiés généreuses. Vous l'avez initiée à la vie littéraire ; elle devait – et me l'a dit – à l'influence de votre âme si haute le jaillissement de la flamme qu'elle portait en elle, et que, depuis lors, ceux de là-bas ne purent étouffer.

Rentrée à Paris, elle trouva, vous le savez, aux Editions Nathan un accueil qui lui permit de vivre de sa plume, mais au prix de quelles fatigues ! 70 volumes d'adaptations ou de contes pour la jeunesse, suivis d'œuvres plus originales, comme «Athènes», «Rome», «Prague», «La Marine française». Les épuisantes recherches dans les bibliothèques achevaient de ruiner sa santé déjà si compromise par les souffrances et les oppressions passées ; en mars dernier, un saignement de nez de 22 heures marqua l'aggravation de son état d'urée. Sur son lit elle travaillait encore, envoyait même à un concours qui, je crois, est suspendu par la guerre, un volume de vers exquis, «Trianon» ; si je puis le retrouver, je serai heureuse de vous le communiquer. Deux mois

avant sa mort, elle composait son dernier poème, «L'Adieu», que je me permets de joindre à cette lettre ; c'est le dimanche matin 18 février qu'elle fut avisée que son œuvre avait obtenu à l'unanimité le prix des poètes français, «Sébastien-Charles-Lecomte»¹. Le soir même elle expirait, douce et résignée dans nos bras. Il n'y a pas eu d'agonie, mais un affaiblissement progressif qui l'assoupissait des heures et que coupait parfois ce cri : «Au secours, j'étouffe !» Ou ce murmure : «J'ai peur» ; toutefois, jusqu'à la fin elle a gardé sa connaissance, a pu nous dire qu'elle était heureuse de se sentir aimée et soignée, mais ne craignait plus la mort. Elle est partie en chrétienne. Nous avons enveloppé son petit corps qui a tant souffert dans une neigeuse robe de laine blanche, et joint sur son tendre cœur ses petites mains qui ont tant travaillé. Son visage restait gracieux.

Oserai-je maintenant, Madame, à vous qui avez tant fait pour elle, demander quelque chose de plus : si votre santé, vos loisirs vous le permettent, daignez consacrer à la mémoire de cette infortunée quelques pages qui demeurent. Défendez-la contre l'oubli².

Ma fille, qui fut pour elle si aimante, si vigilante, se joint à moi pour vous en prier, et aussi vous dire combien nous sommes fières que vous partagiez notre douleur.

Alice Chandon

¹ Poète et magistrat (1860 – selon d'autres sources, 1865 – 1934).

² J'ignore si cette prière a été exaucée.

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE¹

(SOURCE : BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE)

Œuvres originales (choix)

L'Idylle dans la forêt, roman d'amour, Paris, Editions du Livre national, 1931

Richelieu, ill. de Wighead, 1933

Les Aventures de Mistouflet, ill. de A.E. Kennedy, B. Butler, 1935

Charlemagne, ill. de Pierre Courtois, 1935

Chez grand-père, ill. de A.E. Kennedy, S. Lloyd et Harold Earnshaw, 1935

Lulu, Pierrot et Cie, ill. de A. E. Kennedy, B. Butler, 1935

Histoires de nos amis les bêtes, ill. de A. E. Kennedy, Jack Orr, Frank Hart, 1935

Contes et légendes de Chine, 1936

Contes et légendes de l'Afrique noire, 1937

En collaboration avec Tancrède Valleray

Le Mystère des ruines, ill. de Maurice Berté, Paris, Gedalge, 1929

Adaptations (choix)

Harriet Becher Stowe, *La Case de l'oncle Tom*, 1931

Hans Christian Andersen, *Contes*, 1931

Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*, 1931

Johann David Wyss, *Robinson suisse*, 1931

Jonathan Swift, *Les Voyages de Gulliver*, Paris, [Nathan ?], 1931

Walter Scott, *Ivanhoé*, 1932

Jacob Grimm, *Contes*, 1933

Charles Dickens, *Aventures de M. Pickwick*, 1934

Théophile Gautier, *Capitaine Fracasse*, 1934

Walter Scott, *Quentin Durward*, 1934

François Rabelais, *Pantagruel*, 1934

Prosper Mérimée, *Colomba*, 1935

Lewis Wallace, *Ben Hur*, 1936

Robert Louis Stevenson, *L'Île au trésor*, 1936

Le Roman de Renard, Paris, [Nathan ?], 1936

Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*, 1938

Sophie, comtesse de Ségur, *Mémoires d'un âne*, 1939

James Fenimore Cooper, *Le Corsaire rouge*, 1940

En collaboration avec Tancrède Valleray

Hans Dominik, *John Workmann, ou les Cent millions du petit crieur de journaux*, Paris, [Nathan ?], 1928

¹ Sauf indication contraire, toutes les références renvoient aux Editions Nathan à Paris.

**GISELE VALLEREY,
UNE MALADE QUI AIMAIT TANT LA VIE**

«Les médecins sont des sots...» (lettre XIV)

Montaigne le disait déjà et bien d'autres avant lui.

Gisèle Vallerey le redit dans sa lettre du 31 mai 1933 à Marguerite Burnat-Provins.

Sots, certains médecins d'aujourd'hui le sont aussi.

Est sot tout médecin qui ne sait pas pondérer les inconvénients du traitement qu'il impose à un patient et les bénéfices qu'il peut en retirer sur le moment et à l'avenir.

Tout médecin est sot qui n'arrive pas à persuader son malade du bien-fondé de ses propositions thérapeutiques. Le cas de Gisèle Vallerey est un bon exemple de cette problématique.

Après avoir félicité Marguerite d'avoir abandonné «les régimes débilissants prescrits par [son] médecin» (lettre XIV), alors que, comme nous le verrons, ces régimes sont tout à fait justifiés par l'affection dont elle souffre elle-même, elle écrit : «Les médecins sont des sots qui vont pour la plupart à l'encontre des besoins de la nature». Il est ici évident que ces médecins n'ont pas su convaincre leur malade du bien-fondé de leurs prescriptions. Cette dernière est persuadée qu'elle se soigne mieux elle-même. Le régime incriminé est un régime pauvre en viande qu'elle abhorre. Elle prétend lutter contre sa faiblesse générale «en mangeant de la viande deux fois par jour et en buvant du vin, en petite quantité».

Son régime l'obsède. Elle le dira encore en 1934 : «Je devrais suivre un régime, etc., etc... C'est-à-dire claquer d'anémie en peu de temps.» (lettre XV). Elle est en conflit avec ses médecins qui «font des yeux ronds en voyant cette façon inimaginable de soigner albumine et tension, mais leur régime

m'aurait mise à perpétuité dans mon lit, engraisée par manque d'exercice et par les farineux, pâtes, etc...» (lettre XVI). Cependant, Gisèle n'est pas conséquente avec elle-même. Elle reconnaît en effet la valeur du régime lors d'un séjour dans un établissement de cure : elle se nourrit «de lait, de beurre, de fruits. A [sa] faim» (lettre IV), et paraît bien s'en porter. Cela ne l'empêche pas de faire une exception une fois par semaine pour vivre pleinement avec l'homme qu'elle aime. Ce jour-là est jour «de pleine joie» où «le régime est abandonné ; je saute, je marche, je ris, comme si j'avais la plus belle santé de la terre. Je mange et bois ainsi qu'il le faut pour plaire à cet homme robuste. Mais le lendemain – et les jours suivants – régime sans sel, long repos au lit. Et cela marche très bien ainsi» (lettre XII). A noter que c'est la première fois que Gisèle parle de régime sans sel, indispensable pour traiter une hypertension.

Mais de quoi pouvait-elle bien souffrir, qui nécessite ce régime pauvre en protéines et en sel ? Manifestement une glomérulonéphrite dont la phase aiguë, mentionnée pour la première fois dans la lettre X, remonte à douze ans auparavant, alors que la patiente avait 30 ans. Passée à la chronicité, l'affection rénale se manifeste par une altération fonctionnelle, qui se traduit par une protéinurie importante («albuminurie») et une hypertension artérielle sévère justifiant le régime des soi-disant sots médecins. La tension artérielle atteint des valeurs très élevées, jusqu'à 13 (130 mm Hg) pour la diastolique, pendant des années, et 20 (200 mm Hg) pour la systolique, et même davantage (lettre XV). Il n'est pas étonnant que son cœur subisse les

conséquences de cette forte hypertension.

En 1930, elle peut encore grimper «sans que [son] cœur se ressente des pentes gravies » (lettre I). Ce n'est qu'en novembre 1932 (lettre XII) que Gisèle parle pour la première fois de son cœur qui n'en mène pas large, sans donner de détails. En janvier 1933, elle écrit que «cette albumine vient du cœur» (lettre XIII) et qu'elle ira en conséquence se soigner à Royat, la station du cœur.

A l'automne 1938, la situation s'aggrave, en particulier par l'apparition d'hémorragies rétinienne qui la rendent presque aveugle et qui la déterminent «à obéir aux médecins» (lettre XIX). Mais il est trop tard. Le 1^{er} janvier 1940, dans sa dernière lettre, elle révèle qu'elle n'a pas quitté son lit depuis un an et qu'elle souffre d'un terrible œdème cardiaque. Elle expire le 18 février 1940, après une agonie ponctuée d'un cri répété («Au secours, j'étouffe !»), ainsi que l'écrit sa mère dans une lettre du 7 mars 1940 à Marguerite.

Il paraît vain de se demander si Gisèle Vallerey aurait pu vivre des années de plus si elle s'était soumise à un régime et avait eu une vie moins agitée. L'important, pour elle, c'était de vivre intensément ses passions, même au détriment de sa santé : «Même s'il n'est pas d'avenir, on peut mourir content après avoir tenu ce que je tiens.» (lettre XII).

Aurait-elle vécu plus longtemps en notre temps ? Certainement. La pharmacopée dispose à l'heure actuelle de médicaments assez efficaces pour le traitement d'une affection rénale chronique avec hypertension et protéinurie, notamment les bêta-bloquants et les diurétiques.

Ces vingt lettres de Gisèle Vallerey à Marguerite Burnat-Provins couvrent une période de dix ans, entre septembre 1930 et janvier 1940, avec un silence de quatre ans entre 1934 et 1938. Cet échange épistolaire très touchant, publié ici pour la première fois, paraît à sens unique, puisqu'on ne connaît pas les réponses

de Marguerite. Nous lirions avec intérêt les commentaires qu'elle n'a sûrement pas manqué de faire sur ses propres relations à ses médecins, question qui nous préoccupe en ce moment. Manifestement, en ce qui concerne Gisèle tout au moins, elles ne sont pas celles qu'on serait en droit d'attendre dans une relation de longue durée entre patiente et thérapeutes. Gisèle ne fait jamais mention d'un médecin particulier qui l'aurait prise en charge avec sollicitude. Une fois cependant, elle reconnaît le dévouement d'un médecin à son égard : «Mon médecin avait eu la bonté de m'accompagner – tout comme un “médecin ordinaire” de majesté royale. Il tenait sa seringue prête à toute éventualité.» (lettre XVII). On voit en ces phrases son besoin d'être reconnue comme une personne et non comme une quelconque malade.

A noter enfin un signe de reconnaissance envers «[les] deux médecins homéopathes [qui] se sont acharnés à [la] remettre d'aplomb, et il est évident qu'ils ont réussi» (lettre IV). Cette assertion montre au médecin allopathe que je suis que la parole devait, dans son cas, être plus efficace que des médicaments prescrits à doses infinitésimales.

Nous l'avons vu, les lettres de Gisèle Vallerey ne couvrent qu'une période de quelques années de sa vie. Dans une biographie rédigée par elle-même, sans date, elle signale qu'à la suite d'un accident de balançoire à l'âge de 9 ans, elle va souffrir d'une affection ostéoarticulaire dont le diagnostic n'est pas certain : séquelles post-traumatiques, tuberculose ? Cette affection va persister tout au long de son adolescence et nécessiter de nombreux traitements : alitement, opérations, béquilles, voiture de malade, cure de soleil à Leysin.

Les lettres ne font pas allusion à cette période douloureuse. Avait-elle gardé des séquelles de cette affection ? Sans doute, car elle écrit en septembre 1930 qu'elle «grimpe derrière [son] guide comme un cerf boiteux» (lettre I).

Enfin, il n'y a probablement pas de corrélation entre la maladie ostéoarticulaire et la glomérulonéphrite chronique qui ne paraît pas d'origine tuberculeuse, en l'absence de symptômes urinaires.

Les lettres et l'autobiographie de Gisèle Vallerey font état d'une vie «donnée à la souffrance». Et cela est vrai de l'âge de 9 ans jusqu'à sa mort. Ce qui n'a pas empêché celle qui aimait tant la vie de se marier, d'avoir un robuste compagnon, d'écrire ses propres textes, d'adapter ceux des autres et de travailler parfois jusqu'à dix-huit heures par jour.

Dans le souvenir de tout ce qu'elle a vécu, rappelons en conclusion ce qu'elle écrit : «La vie est aussi à ceux qui veulent vivre. Il faut vouloir vivre.» (lettre XIII).

Pierre MAGNENAT



LA MORT

DEBOUT dans son pré, un faucheur regardait son ouvrage.

La Mort qui passait sur les herbes s'approcha et lui dit :

« Veux-tu que j'aiguisse ta faux ?

Soit, dit le faucheur, en tendant la lame courbée. »

La Mort sourit, l'aiguisa, et, pour en éprouver le fil, d'un seul coup elle faucha le reste du foin et l'homme qui était debout.



«La mort», illustration de Gisèle Vallerey, *Contes en vingt lignes* de Marguerite Burnat-Provins

GISELE VALLEREY ET MARGUERITE BURNAT-PROVINS : UNE AMITIE PROFONDE

Deux lieux hautement symboliques, Luchon et Grasse, relient Marguerite Burnat-Provins à Gisèle Vallerey. Les Vallerey sont des résidents de Grasse, que Marguerite rencontre au moment de son installation au Clos des Pins, au début des années 20. Dans la causerie qu'elle consacre à Marguerite en 1938, Gisèle Vallerey rappelle qu'elle est l'amie de l'artiste depuis près de vingt ans. L'admiration que la cadette ne cesse d'exprimer dans ses lettres pour Marguerite, son aînée, son modèle, aussi bien sur le plan de la vie que sur celui de l'art, me servira ici de fil rouge. Il s'agit donc bien de souligner les rapports qui s'établissent entre ces deux femmes, réunies par le hasard à Grasse, et qui ne tardent pas à se découvrir des points communs. La solitude farouche dans laquelle se confie Marguerite, et dont elle se plaint par ailleurs, émeut Gisèle qui, elle, vient d'entrer dans l'éblouissement de l'amour, au point de rompre avec son mari et sa belle-famille et de fuir à Paris. Cette rupture, au mépris de toutes les conventions de son milieu, et qui trouve son origine dans la passion amoureuse, est à l'évidence un autre lien qui se noue entre Gisèle, de dix-sept ans la cadette, et Marguerite.

Autre point de rencontre : la santé chancelante de Gisèle dont une ébauche d'autobiographie nous apprend que depuis l'enfance, elle souffre de divers maux¹. Et cela nous ramène à Luchon, lieu de la première lettre de la jeune femme. Il n'est pas interdit de penser que c'est Marguerite qui a conseillé à la jeune malade de se faire soigner dans cette station balnéaire réputée à l'époque, où elle-même a passé de longs mois méditatifs et fructueux, puisqu'ils ont donné naissance à l'un de ses plus beaux textes: *Près du*

¹ Voir l'«Esquisse d'autobiographie» et l'article de Pierre Magnenat.

*rouge-gorge*². Bagnères-de-Luchon est situé au confluent de l'One et de la Pique, en Haute-Garonne (Pyrénées). C'est une station réputée pour ses eaux («hyperthermales sulfurées sodiques», indique le site officiel du thermalisme français) et son climat de moyenne montagne, doux et apaisant. On se souvient que Marguerite a beaucoup apprécié son séjour à Luchon, où elle a rejoint Paul, au bénéfice d'un contrat dont on ne connaît pas le détail (développement du chemin de fer, arrivé à la station en 1873 déjà, ou construction d'installations hydroélectriques). Dès juillet 1919, l'artiste s'installe à la villa Frascati, lieu presque mythique pour Gisèle, qui y fait allusion plusieurs fois dans ses lettres de Luchon. La ferveur avec laquelle la jeune femme met ses pas dans ceux de son aînée est touchante et compte pour beaucoup dans la sympathie que l'on éprouve pour elle en la lisant.

Grasse pour Gisèle, en revanche, serait assimilable à Vevey dans le parcours existentiel de Marguerite : lieu de la rupture, lieu à fuir pour préserver ses chances de bonheur, lieu du scandale et de la mort sociale. Pour sanctionner ce saut dans l'inconnu, d'un côté un magnifique poème, *Le Livre pour toi*, et une fuite hors de Suisse ; de l'autre, une installation en solitaire à Paris, décision combattue par la mère de Gisèle elle-même, qui voudrait avoir sa fille auprès d'elle et trouve inconvenant ce projet de vie d'une femme qui se veut autonome et maîtresse de son destin. Fait significatif : Madame Chandon, la mère de Gisèle, lorsque sa fille gagnera sa vie en collaborant avec l'éditeur Nathan – elle ne produira pas moins d'une septantaine d'ouvrages pour la jeunesse en dix ans, travail titanesque qui la tuera – ne démordra pas de l'idée que sa fille est entretenue par son ami. Or, c'est précisément ce que Gisèle, avec un magnifique courage, refuse.

² Réédité en 2003 par les Editions Plaisir de Lire.

Elle assume sa situation totalement irrégulière jusque dans ses moindres implications. Elle se loge, elle se meuble, peu à peu, au fur et à mesure de ses moyens, en petite fourmi économe, mais émerveillée à chaque fois de ce qu'elle est capable de subvenir, sans formation spécifique, sans appuis, sans situation sociale définie, à ses propres besoins dans ce Paris si noir et si dur, où la vie est si difficile. C'est pour cette raison que Gisèle exprime à maintes reprises sa reconnaissance à Nathan, qui lui a fourni du travail et de quoi gagner son pain sans rien demander à personne.

Restée à Grasse, Marguerite peut fournir à Gisèle des échos de sa vie passée, des nouvelles de son mari, Tancrède Vallerey, écrivain assez connu à l'époque, avec lequel elle a publié, en 1928, une adaptation d'une histoire de Hans Dominik, et, en 1929, un récit original intitulé *Le Mystère des ruines*³. Tancrède Vallerey, comme Adolphe Burnat, va se remarier bientôt après son divorce d'avec Gisèle, ce qui tranquillise la jeune femme : impossible en effet pour elle de revenir en arrière, comme elle l'affirme avec force à plusieurs reprises ; d'autre part, ce mariage apaise la culpabilité qu'elle ressent à faire souffrir son ex-époux, tous sentiments que Marguerite a certainement connus, expérience de vie qui rapproche les deux amies. De plus, dans un cas comme dans l'autre, l'époux abandonné a prié sa femme de garder le nom qu'il lui a donné, signe de confiance et d'estime.

A part ces travaux «de couple», Gisèle a, en 1923 déjà, publié avec succès une suite de proses intitulée *Promenades à béquilles*⁴, qui a remporté un prix. A la veille de sa rupture avec Tancrède, en 1929, elle sort *La Voix des heures* chez Figuière à Paris, recueil couronné d'un prix, lui aussi. Si ce titre nous renvoie bel

³ Voir les «Eléments de bibliographie».

⁴ Voir l'«Esquisse d'autobiographie», et la lettre IX.

et bien à l'univers poétique de Burnat-Provins, en revanche les vers réguliers sont empreints d'un classicisme un peu suranné⁵. C'est dire que Gisèle Vallerey n'est pas une novice dans l'art d'écrire. Au cours de ses dix années de dur labeur éditorial pour Nathan et d'autres, elle parvient encore à publier un ou deux recueils de poésie, dont l'un, *Les Chansons de l'Esclave*, est directement, dit-elle, inspiré par Burnat-Provins (on pense, bien sûr, à *La Servante*). La lettre dans laquelle elle avoue cette filiation à son modèle est touchante de sincérité et de ferveur, de modestie aussi. Pas la moindre pose, pas la moindre prétention, chez cette jeune artiste, qui recourt elle aussi à l'écriture pour exprimer un moi passionné, tout entier voué au culte de l'amour et de l'amitié. Elle se place avec ardeur sous la protection de son aînée et puise sa force dans cette admiration qu'elle lui porte.

Arrêtons-nous encore un peu sur ce chapitre de l'écriture. Dès sa décision de quitter Tancrède Vallerey et, par voie de conséquence, Grasse, Gisèle est déterminée à gagner sa vie. Puisqu'elle sait un peu écrire, elle cherchera du travail dans ce domaine. Et puisque l'homme qu'elle aime habite Paris, elle ira s'y établir. Très vite, elle est embauchée par Nathan, qui flaire la bonne affaire et le vrai beau talent. De fait, Gisèle Vallerey devient un des auteurs maison les plus réédités dans le domaine des adaptations de grands textes pour la jeunesse. Je ne peux qu'esquisser ici l'ampleur de ses travaux⁶. Citons, parmi ses adaptations les plus souvent rééditées : *La Case de l'oncle Tom* de Harriet Beecher Stowe, 1931 (6 rééditions : 1949 ; 1976 ; 1988 ; 1995 ; 1999 ; 2005) ; *Contes* de Hans Christian Andersen, 1931 (5 rééditions : 1976 ; 1988 ; 1995 ; 1999 ; 2005) ; *Robinson*

⁵ Voir «L'Adieu» ; mais les deux poèmes de Marguerite Burnat-Provins montrent qu'elle s'essayait aussi à la poésie réglée, et avec talent.

⁶ Voir les «Eléments de bibliographie».

Crusoe de Daniel Defoe, 1931 (6 rééditions : 1938 ; 1956 ; 1977 ; 1995 ; 1999 ; 2005) ; *Contes* de Jacob Grimm, 1933 (4 rééditions : 1950 ; 1976 ; 1988 ; 1995) ; *Le Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier, 1934 (4 rééditions : 1981 ; 1988 ; 1995 ; 1999) ; et enfin le titre qui bat tous les records de réédition, *L'Île au trésor* de Robert Louis Stevenson, 1936 (7 rééditions : 1945 ; 1953 ; 1976 ; 1988 ; 1995 ; 1999 ; 2005). On voit que l'éditeur continue d'exploiter le «filon Vallerey» jusqu'à nos jours, et ce n'est probablement pas terminé. Tout cela pour la somme de deux mille francs⁷ et la cession de tous droits sur les nouveaux tirages et rééditions futures. On mesure l'innocence de cette jeune femme qui n'a pas su tirer de son talent tout le bénéfice qu'elle aurait été en droit d'en attendre.

S'il était besoin d'illustrer ce génie particulier de l'adaptation pour la jeunesse incarné par Gisèle Vallerey, je renvoie à un article publié dans la revue META⁸ par Jean-Marc Gouanvic, intitulé «De la traduction à l'adaptation pour les jeunes : Socioanalyse du *Dernier des Mohicans* de James Fenimore Cooper en français.» Après une assez sévère critique de la première traduction en français de cette œuvre, parue en 1826 (la même année que l'original) sous la signature de A. J. B. Defauconpret, Gouanvic examine l'adaptation de ce même texte, que Gisèle Vallerey publie en 1932. Il parvient à la conclusion que «la traduction de Defauconpret est une version quelque peu ethnocentrique du texte de Cooper et que l'adaptation pour jeunes de G. Vallerey est une version qui, exécutée à partir de la

⁷ Voir lettre XIV.

⁸ *Traduction pour les enfants*, sous la direction de Riitta Oittinen, in META, Journal des traducteurs, Organe d'information et de recherche dans les domaines de la traduction, de la terminologie et de l'interprétation, vol.48, n^{os} 1-2, Montréal, 2003, pp. 31-46.

traduction de Defauconpret, constitue une adaptation très honnête de l'original»⁹. Et de se poser la question : comment une traduction comme celle de Defauconpret, qui déforme nettement le texte source dans un sens ethnocentrique (insertion forcée du texte dans le champ de la littérature française du début du XIX^e siècle), peut-elle induire une adaptation comme celle de Vallerey qui respecte, elle, les intentions fondamentales de l'œuvre de l'auteur américain (Gouanvic parle d'une «adaptation du même au même»¹⁰) ? Il est en effet étonnant que l'adaptatrice ne soit pas restée prisonnière de son modèle, la traduction française, mais qu'elle ait, par un singulier effet d'instinct littéraire, rejoint l'original en dépit de l'obstacle. On sait que Gisèle Vallerey maîtrisait mal l'anglais, et qu'il n'était par conséquent pas envisageable pour elle de démarrer du texte original de Cooper, pour ne rien dire des délais éditoriaux sans doute très brefs qu'elle devait respecter.

Les lettres de Gisèle à Marguerite révèlent une personnalité gaie, vivante, pleine d'humour, qui se dit avec expansion et sincérité, tout en restant très ouverte à l'autre ; elle exprime sans cesse sa sympathie au sens fort du terme, participant par l'esprit aux tristesses de son amie, à ses souffrances physiques, alors qu'elle-même n'est pas épargnée. Mais jamais aucune complaisance, aucune délectation morose ne se font jour chez cette jeune femme qui va de l'avant avec courage et détermination. De même, jamais l'ombre d'une envie ou d'un dépit pour la vie somme toute oisive et relativement luxueuse que mène Marguerite ne vient gêner l'attention affectueuse et fervente qu'elle manifeste à son égard. Si l'on me permet d'être un peu sévère pour Marguerite, je dirais que Gisèle fait preuve d'une grandeur d'âme, d'une ouverture à

⁹ J.-M. Gouanvic, op.cit., p.31.

¹⁰ Ibid, p. 44.

autrui et d'un oubli de soi dont notre artiste s'est peu souvent montrée capable, si l'on en croit sa correspondance. Par ailleurs, bien que se plaignant sans cesse des absences de Paul et du fait qu'elle ne parvenait pas à vivre de son art, Marguerite n'a jamais manifesté le courage et l'énergie qui ont permis à Gisèle de réussir à gagner seule sa vie à Paris.

Le lien que procure l'expérience de l'aventure amoureuse hors mariage est peut-être aussi une illusion; car, alors que Gisèle vit un amour tout neuf, même s'il a pour objet un homme qui ne semble pas disposé à abandonner l'agréable situation que procurent une épouse et une maîtresse, et auquel la jeune femme cache ses réelles souffrances et la violence de sa passion, de peur de l'effaroucher, Marguerite, elle, a déjà connu sur son amour «la pluie de cendres». Paul et elle vivent maintenant le plus souvent séparés, lui en Alsace, où Marthe reproche à sa sœur de ne pas vouloir séjourner, et elle au Clos, subissant cette solitude qu'elle s'impose en partie, et à laquelle elle échappe le plus souvent possible en gagnant le Maroc, sa «patrie» d'élection.

Gisèle Vallerey sera vaincue par la fatigue et la maladie, mais elle nous laisse, en plus de ses livres, de magnifiques évocations de Marguerite Burnat-Provins, sortes de portraits en fragments d'admiration : «Vous êtes la patience même, vous êtes celle qui attend, si hautainement, si douloureusement.¹¹» Ou encore : « Un mot profond, un reflet de soleil sur quelque chose, un horizon, un vers qui chante, et vous êtes là. Avec vos robes sans recherche et vos gestes dont aucun n'est insignifiant, avec le gouffre triste et beau de votre regard, votre voix ample et lasse, ce visage où un rien de sourire ramène la si belle jeune fille de naguère.¹²» Elle

¹¹ Lettre XIII.

¹² Lettre XV.

nous laisse aussi l'image d'une femme vivante, au sens brûlant du terme : « La vie coule de nos doigts. Mais demain existe, il faut y croire, et le voir, et le vouloir. La vie est aussi à ceux qui veulent vivre. Il faut vouloir vivre. Le soleil n'est-il [pas] plus beau, quand il coule sur les arbres. Sur les pierres, sur la peau, si chaud et si doux ? Et le «goût» de l'air ? Quand on le sent pénétrer tout l'être. Merveilleuse jouissance. [...] Il y a de si belles choses à faire, à penser encore, des bonheurs à cueillir même au creux des fleurs noires, des bonheurs à donner.¹³» Ces bonheurs offerts par l'amitié, nous les cueillons ici avec gratitude.

Catherine DUBUIS

¹³ Ibid.

LA JOCONDE

Femme, il est un serpent blotti dans ton sourire,
Un philtre meurtrier glissé dans tes doux yeux,
Et ta bouche troublante en aurait trop à dire
Si tu n'étais fantôme, au cœur silencieux.

Dans l'immobilité, tu vis, plus que la Vie,
Il plane un charme intense autour de ton front pur.
O sphinx hallucinant qui pense et qui défie,
Fleur au parfum mortel éclore sous l'azur.

Ta robe au ton nocturne et ta main compassée
Sous un calme perfide ont aussi leur pensée
Et ta beauté recèle un insolent mépris.

En vain je t'interroge, ô ma sœur inconnue,
Car le maître a placé son rêve dans la nue
Et nul ne pourrait dire à quel dieu tu souris.

(Palette de sonnets)

LA PAILLE

Quand le soleil d'été se découvre, émergeant
Du soyeux reposoir que font les brumes floches,
Quand l'angélus chanteur va réveiller les cloches,
Les blés décolorés sont en paille d'argent.

Avec douze chevaux, midi, criant la faim,
Galope dans les champs que sa face irradie,
Au feu jaune volant de sa torche brandie,
Les blés chauds, rallumés, sont en paille d'or fin.

Quand la pourpre grandit, dans le jour décroissant,
Que le soir pâmé tremble, et que les vapeurs bougent,
On voit, dans le couchant, frémir leurs ondes rouges ;
Les blés incendiés sont en paille de sang.

Et par les claires nuits que la lune consacre,
Avec leur flux glacé sous son œil souriant,
Leurs épis qu'elle change en perles d'Orient,
Les blés décolorés sont en paille de nacre.

(Celui qui s'en va)

**ASSOCIATION DES AMIS DE
MARGUERITE BURNAT-PROVINS**

L'Association publie des Cahiers annuels, dont les 7 premiers numéros et le numéro 9 sont épuisés. Cahiers disponibles sur demande au Secrétariat de l'Association, au prix de Fr. 15.- l'exemplaire pour les membres (Cahier 14 : 20.-) ; 20.- et 25.- pour les non membres.

- CAHIER 8, 1996 *Ma Ville*
- CAHIER 10, 1998 *La musique*
- CAHIER 11, 2000 *La guerre (I)*
- CAHIER 12, 2001 *La guerre (II)*
- CAHIER 13, 2003 *Le corps du texte*
- CAHIER 14, 2005 *Centenaire du Heimatschutz*
- CAHIER 15, 2006 *Multiplés approches*

Tous ces *Cahiers* sont illustrés de reproductions d'œuvres de Marguerite Burnat-Provins, par les soins de Romaine de Kalbermatten Renaud, puis, à partir du numéro 15, par ceux de Sophie Godel Genillard.

BULLETIN DE COMMANDE

A retourner à Madame Anne Clavel, secrétaire de l'Association,
Av. du Mont-d'Or 67, 1007 Lausanne

Je soussigné(e), membre de l'Association des Amis de Marguerite
Burnat-Provins,

NOM et prénom:

Adresse:

désire recevoir, accompagné(s) d'un bulletin de versement CCP,

..... exemplaire (s) du CAHIER no

..... exemplaire (s) de *Marguerite Burnat-Provins*, Catherine
Dubuis et Pascal Ruedin, Lausanne, Payot, 1994, au prix de Fr.
29.- l'exemplaire (39.- non membres).

..... exemplaire (s) des *Poèmes troubles*, Fr. 18.- (26.- non
membres).

..... exemplaire (s) de *Une nuit chez les Aïssaouas*, Genève,
MiniZoé, 2005, au prix de Fr. 4.- l'exemplaire (5.- non
membres).

..... exemplaire (s) de Bernard Wyder, Catalogue de l'exposition
Marguerite Burnat-Provins au Manoir de Martigny, 1980, Fr. 20.-

..... exemplaire (s) de Marguerite Burnat-Provins, de l'Art
nouveau à l'art hallucinatoire, Fondation Neumann, éd. Somogy,
Paris, 2003, Fr. 40.-

Lieu et date:

Signature:

**ASSOCIATION DES AMIS DE
MARGUERITE BURNAT-PROVINS**

BULLETIN D'ADHESION

Article 1, 2 et 7 extraits des statuts de l'Association

Art. 1 En mémoire de Marguerite Burnat-Provins, écrivain et peintre, née en 1872 à Arras et décédée le 20 novembre 1952 à Grasse, une association est créée le 27 janvier 1988.

Art. 2 L'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins est créée en application des articles 60 et suivants du Code Civil Suisse.

Elle n'a pas de but lucratif.

La durée est indéterminée.

Art. 7 L'Association se propose :

- a) de maintenir vivant le souvenir de Marguerite Burnat-Provins et d'assurer le rayonnement de son œuvre littéraire et picturale ;
- b) de susciter des recherches concernant son œuvre et sa personnalité dans le cadre de son époque ;
- c) de stimuler l'intérêt des institutions et des médias
- d) de stimuler toute initiative éditoriale de son œuvre littéraire connue ou inédite et de sa correspondance ;
- e) de stimuler la publication d'un éventuel catalogue raisonné des œuvres picturales.

Site internet : www.culturactif.ch/associations/mbp.htm

Email : marguerite.burnatprovins@gmail.com

A retourner à Madame Anne Clavel, secrétaire de l'Association,
Av. du Mont-d'Or 67, 1007 Lausanne

NOM et prénom:

Adresse:

Je soussigné/e, adhère à l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins et verse ce jour ma cotisation annuelle pour 2008 par virement postal au :

CCP 17-123221-1 en faveur de l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins, 1034 Bousens.

Date :

Signature :

Le montant minimal de la cotisation est de Fr. 50.-